

Partie 3 :
Le dilemme du mentalais

Introduction

La notion de concept est parfois introduite pour expliquer le fait que les pensées sont communicables par le langage. De ce fait, les concepts acquièrent une stabilité et une universalité qui rappelle celle des mots d'une langue. Si une pensée relative au chien Fido peut être communiquée par l'emploi du mot Fido, c'est parce que le concept FIDO préexiste à la prononciation ou l'audition du mot. De plus, la possibilité de communication des pensées laisse supposer que les mêmes concepts existent dans des cerveaux différents. Cette manière d'aborder la question de la signification et de sa transmission conduit inévitablement à la notion de mentalais, une sorte de langage mental permettant la formation de la pensée.

Les pensées ne sont pas constituées, bien entendu, de suites de concepts isolés. Ces concepts sont le plus souvent assemblés. Cette observation conduit à concevoir le mentalais comme un système combinatoire, ce qui vient renforcer l'analogie avec le langage. La combinatoire des pensées serait ainsi le miroir de la combinatoire des mots, et le calcul du sens consisterait à assurer ce fonctionnement parallèle. L'acte de donner un sens à une phrase revient, dans un tel schéma, à agencer les concepts de telle manière que la construction obtenue permette d'assurer la transmission de la pensée correspondante, *id est* de produire les inférences requises.

Le langage naturel, avec sa phonologie et sa syntaxe ne serait qu'un moyen de rendre les constructions du langage mental apparentes pour les besoins de la communication. Par ailleurs, ces constructions sont supposées être le médium sur lequel opèrent les processus de raisonnement. Le mentalais constitue ainsi une idée naturelle pour assurer l'interface entre, d'une part, le système conceptuel, et d'autre part, le langage et le raisonnement. En tant que tel, il présente l'avantage considérable d'expliquer l'ensemble des phénomènes systématiques liés au langage.

Un intérêt supplémentaire de l'hypothèse de combinaison interne au mentalais est qu'elle permet d'expliquer la précision de la communication. Les êtres humains semblent capables, non seulement d'évoquer des pensées similaires aux leurs chez leurs interlocuteurs, mais aussi de les communiquer de manière arbitrairement précise quand cela est nécessaire. Une façon apparemment simple de résoudre ce problème de précision consiste à présupposer l'existence d'un dictionnaire mental. Si les concepts peuvent être paraphrasés par des descriptions exprimées à l'aide d'autres concepts, on parvient à expliquer que le sens ne dépend pas de l'individu ni de son expérience, dès lors que le dictionnaire a été correctement acquis. À l'instar de ce qui se fait en mathématique, il suffit de communiquer la description d'un concept pour assurer sa duplication dans un autre esprit, avec une précision parfaite.

Malgré cet ensemble de bonnes propriétés, la notion de mentalais pose des problèmes fondamentaux. Ces problèmes, comme nous allons le voir, ont trait d'une part à la structure interne des éléments du mentalais, et d'autre part à leurs combinaisons. Nous parvenons ainsi à un dilemme, par lequel le modèle du mentalais semble être à la fois nécessaire par les problèmes qu'il résout et, cependant, impossible à défendre en raison des difficultés insurmontables auxquelles il conduit. Dans ce qui suit, nous allons remettre en question la quasi-totalité des propriétés du mentalais que nous venons d'évoquer, sans pour autant renoncer à l'idée que les mots ont une contrepartie sémantique sur laquelle opèrent les mécanismes de construction du sens.

Chapitre 6 :
Le calcul du sens

Introduction

L'une des difficultés principales de la modélisation sémantique du langage vient du fait que les situations qu'il permet de décrire appartiennent à un monde perçu comme continu : deux pommes ne sont jamais identiques. Or, il emploie pour cela un code qui, par de nombreux aspects, est un code combinatoire digital¹. On retrouve ce caractère digital dans la phonologie, la morphologie et la syntaxe. Les représentations sémantiques sont-elles de type digital, à l'image du reste du langage, ou sont-elles analogiques, à l'image de notre interaction avec l'environnement sur laquelle portent les énoncés ? L'existence de phénomènes systématiques a conduit de nombreux auteurs à choisir la première option, en considérant que les représentations mentales évoquées par les mots étaient, elles aussi, organisées de manière à former un système combinatoire digital.

Parmi les aptitudes cognitives humaines, la capacité de donner un sens aux énoncés de notre langue est au centre de ce qui nous distingue des autres espèces animales. Peut-elle se modéliser comme le fonctionnement d'une machine de Turing ?

6.1. Le code du langage

Les êtres humains utilisent le langage, instancié dans les différentes langues, comme un code leur permettant de communiquer. Ce code présente la propriété remarquable d'être, par bien des aspects, un code tout-ou-rien. Dans un contexte donné, nous nommons la situation ou l'objet auquel nous sommes confrontés à l'aide d'une expression langagière. Nous pouvons ainsi désigner l'objet devant nous par le mot *table*. Ensuite, nous pouvons argumenter avec nos interlocuteurs pour démontrer que c'est bien cette expression qui est appropriée, tandis que d'autres ne le sont pas. Si l'on observe des personnes en train de discuter dans les conditions normales et spontanées, sans qu'ils soient soumis à des obligations de type psychologique ou sociologique, il arrive fréquemment qu'on les voie argumenter sur la bonne désignation d'un objet ou d'une situation. Est-ce bien une table, ou doit-on parler de bureau ?

Certes le code langagier est extrêmement flexible en fonction du contexte dans lequel il est utilisé et de l'individu qui l'utilise. Les objets qu'une étudiante en sciences cognitives nommera par le mot *table* ne sont pas exactement les mêmes que ceux qu'un antiquaire désignera par ce mot. L'antiquaire dispose de nombreux autres mots, comme *guéridon*, *console*, ou *desserte*, pour désigner les choses que l'étudiante confond sous le vocable *table*. De plus, si l'étudiante n'est pas francophone d'origine, elle pourra utiliser le mot *table* pour nommer ce qui, pour un Français, ne peut être désigné que par le mot *bureau*, voire par les mots *pupitre* ou *secrétaire*, simplement parce que cette distinction n'est pas habituelle dans sa langue maternelle. Pourtant, les mêmes personnes, lors d'un pique-nique, n'auront aucun problème pour trouver l'accord tacite qui consiste à désigner un tronc d'arbre scié par le mot *table*.

Cette variabilité dans l'emploi des mots ne signifie pas que le langage est intrinsèquement flou. Lorsque les interlocuteurs se mettent d'accord, dans chacun de ces contextes, l'objet perçu est, ou n'est pas, une table. Il ne devient pas une table à 76%. Le langage nous offre un code de communication qui peut être arbitrairement précis, dans chaque contexte, pour satisfaire aux besoins de la communication. Cette précision nous permet

¹ À titre de comparaison, le code de communication des abeilles est également combinatoire, mais analogique. L'angle que la danse produit avec la verticale dans l'obscurité de la ruche reproduit, de manière graduelle, l'angle entre la direction du soleil et la direction à prendre pour trouver la source de nourriture.

notamment d'amener notre interlocuteur à trouver la bonne référence. On l'obtient à l'aide de mots appropriés, mais aussi, lorsque ceux-ci font défaut, en construisant des syntagmes comme *table à écrire*, ou *table à dessiner des plans*. Ainsi, le langage apparaît comme un code par lequel nous pouvons communiquer à propos d'un nombre incalculable de situations, avec le plus souvent une précision qui satisfait aux besoins de l'interaction. Ce code est construit à partir d'un ensemble d'éléments de base, le lexique, qui est arbitraire, discret, dispersé, et donc digital.

Le caractère arbitraire du lexique apparaît de manière manifeste lorsque l'on compare les langues entre elles. Il est difficile de trouver de ressemblance entre les mots *Pierre*, *stone*, *hajar*, désignant les mêmes objets perçus en français, en persan, en anglais et en arabe, et une perception quelconque que l'on peut avoir d'une pierre. Noter que le caractère arbitraire du lien symbolique n'est pas systématique dans tous les codes de communication. Dans les langues signées, certaines unités lexicales sont construites à partir de la ressemblance entre le geste et l'objet ou la situation qu'il désigne (MCNEILL 1992 [72]). Les individus entendant ne parlant pas la même langue utilisent spontanément des gestes iconiques pour se comprendre. Mais même dans les langues signées, l'iconicité se perd par le jeu de l'évolution linguistique qui restaure l'arbitraire du signe (MCNEILL 1992 [72]).

Le lexique présente en outre la caractéristique d'être discret. Cette propriété est remarquable si on la rapproche de la variation des données de la perception. Lorsque nous nommons certains objets perçus par les mots *gravillon*, *caillou*, *Pierre*, *rocher*, nous imposons une échelle discrète là où notre perception nous permet de discerner une variété beaucoup plus riche.

Le lexique est non seulement arbitraire et discret, mais également dispersé. Une série de mots comme *gravillon*, *galet*, *caillou*, *pavé*, *moellon*, *Pierre*, *rocher* ne réalise pas un échantillonnage uniforme de la continuité perceptive. Ces mots renvoient typiquement à des objets perçus qui ne se différencient pas seulement par leur taille, mais aussi par tout un ensemble de caractéristiques, si bien qu'ils se trouvent dispersés dans un ensemble de haute dimension. Le *gravillon* est typiquement anguleux, au contraire du *galet* qui est lisse ; le *galet* est associé à la rivière, le *gravillon* à la route ; *et cætera*. Du fait de cette dispersion, le lexique réalise un échantillonnage dépourvu de toute régularité de l'espace de la perception. Du fait de la dispersion du code, le langage ne conserve pas les rapports de voisinage fournis par la perception. Il n'existe pas de dépendance analogique, continue ou discrète, entre les éléments du lexique et les entités perçues qu'elles désignent.

Par ses aspects discrets non analogiques, le langage apparaît comme un code digital. Aucune mesure de distance entre les mots ne reproduit la distance entre les objets correspondants de la perception. Ce caractère digital s'ajoute à un aspect combinatoire pour former ce qui ressemble à une mécanique.

6.2. Le jugement sémantique

Le langage ne consiste pas en une suite de mots décorrés. À partir du lexique et de la grammaire, nous créons des expressions qui, elles-mêmes, peuvent renvoyer à une entité ou une situation perçue. Face à une collection de pierres précieuses, l'individu qui est à court de mots utilisera des syntagmes comme *l'émeraude qui ressemble à une olive*, ou *le rubis en forme de triangle*. Alors que le lexique est constitué d'une liste finie d'éléments, l'ensemble des phrases possibles est infini. Ce qui nous intéresse ici est comment déterminer l'ensemble des phrases "sensées", autrement dit les phrases auxquelles un locuteur compétent pourra accorder une signification. Cette question présuppose l'existence d'un jugement d'acceptabilité sémantique. La démarche est habituelle dans les sciences du langage.

Le même type de problème se pose aux niveaux phonologique, morphologique, syntaxique et pragmatique, car il existe un jugement d'acceptabilité pour chacun de ces niveaux : un locuteur compétent sait reconnaître une prononciation acceptable, un mot composé possible, une phrase bien formée et une intervention pertinente. Le jugement d'acceptabilité divise, idéalement, l'ensemble des énoncés en deux classes, les énoncés corrects et ceux qui ne le sont pas. Le travail de modélisation consiste alors à identifier ces classes de la manière la plus économique possible. Dans le cas du jugement sémantique, la tâche de modélisation va consister à tenter de découvrir un nombre réduit de principes permettant de prédire qu'un énoncé aura un sens ou n'en aura pas. On pourrait reprocher au jugement d'acceptabilité sémantique d'être très peu binaire, en tout cas beaucoup moins binaire que le jugement syntaxique. Même une phrase comme le jardin de la porte mange le ciel peut, à condition qu'on y mette un peu de temps, recevoir un sens. Dans ce cas, le modèle devra expliquer le caractère graduel de l'acceptabilité.

L'ensemble Σ des expressions sémantiquement acceptables possède certaines propriétés fondamentales qu'il s'agira d'expliquer. Tout d'abord, il est potentiellement infini. Il ne semble pas exister de borne supérieure, hormis celles qui sont liées aux contraintes matérielles, au nombre de significations différentes qu'un être humain peut former et exprimer par le langage. Ensuite, il possède des régularités systématiques. Une première forme de systématisme est la systématique de substitution. Si la phrase Jean aime Marie est interprétable, alors la phrase Paul aime Marie l'est aussi. Pour les défenseurs de la systématique sémantique, on ne trouvera pas d'être humain qui serait capable de comprendre l'une de ces deux phrases en étant strictement incapable de comprendre l'autre (FODOR & PYLYSHYN 1988 [41]). L'ensemble Σ des expressions interprétables semble être clos pour certaines opérations de substitution qui préservent la "classe sémantique" des objets substitués. Un deuxième aspect de la systématique concerne la systématique d'extraction. Il existe un lien obligatoire entre l'interprétation d'une expression et celle de ses composants. Si nous pouvons comprendre correctement la phrase le frère de Jacques aime Marie, alors nous pouvons comprendre le syntagme le frère de Jacques, de même que le mot frère (FODOR & PYLYSHYN 1988 [41]). Ajoutons à cela une systématique de négation, précisant que si une phrase appartient à Σ , alors sa négation y figure également, de manière systématique.

Le caractère infini de Σ et ses aspects systématiques constituent un défi pour la modélisation. Il est exclu que Σ résulte d'un apprentissage par cœur. La production des expressions sensées ne peut donc que résulter d'un calcul. Pour déterminer la nature de ce calcul, il est utile d'examiner comment les propriétés de Σ peuvent être reproduites.

L'infinité de Σ requiert que la génération du sens soit due à un mécanisme productif. La productivité d'un mécanisme signifie qu'il peut engendrer un ensemble non borné de formes différentes. La productivité est rendue possible, notamment, grâce à des mécanismes récursifs. L'intérêt de cette notion est de souligner la possibilité que des ensembles potentiellement infinis puissent être engendrés par des moyens finis.

Pour expliquer la systématique d'extraction, on suppose généralement que les mécanismes qui engendrent Σ sont compositionnels. Selon le principe de compositionnalité, le sens attaché à une expression peut être entièrement calculé à partir du sens des mots qu'elle contient (FODOR & PYLYSHYN 1988 [41]). On peut exprimer cette idée par l'équation suivante.

$$\mathbf{s}(m_1, m_2, \dots, m_k) = \mathbf{f}(s_1, s_2, \dots, s_k), \text{ où } s_i = \mathbf{s}(m_i)$$

La fonction $\mathbf{s}()$ est la fonction qui attache un sens à une expression langagière. Notamment, elle associe un sens s_i à un mot m_i . La fonction $\mathbf{f}()$ produit le sens d'une

expression en fonction, entre autres, de sa structure grammaticale. On comprend ainsi que si une expression possède une signification, autrement dit si elle appartient à Σ , alors ses éléments appartiennent nécessairement à Σ , puisque la fonction $\mathbf{s}()$ est définie sur eux². La compositionnalité peut fournir ainsi une explication naturelle à la systématique d'extraction.

Une conception peu plausible de la construction sémantique voudrait que la fonction $\mathbf{f}()$ ne commence à être calculée qu'une fois que tous ses arguments sont disponibles. Il est manifeste que dans la plupart des situations, les sujets commencent l'élaboration d'un sens bien avant d'atteindre la fin d'une phrase, comme on peut sans doute le vérifier dans le présent paragraphe. De plus, l'agencement hiérarchique des syntagmes laisse supposer que le calcul du sens est effectué de proche en proche (ce qui n'exclut pas des retours en arrière éventuels), chaque syntagme étant évalué pour lui-même. Par exemple, pour une structure syntaxique simple comme $(m_1 m_2) m_3$, on pourrait avoir idéalement deux étapes de calcul suggérées par l'écriture suivante.

$$\begin{aligned} \mathbf{s}(m_1, m_2, m_3) &= \mathbf{f}(\mathbf{s}(m_1, m_2), \mathbf{s}(m_3)) \\ &= \mathbf{f}(\mathbf{f}(s_1, s_2), s_3) \end{aligned}$$

Ce genre d'écriture confère un certain caractère sériel à la construction du sens, hérité de la sérialité structurelle du canal linguistique³. Si l'on accepte que le sens est ainsi, dans une certaine mesure, construit par couches successives, on comprend mieux la possibilité même de la systématique d'extraction. Cette propriété peut être re-formulée d'une manière un peu différente, en écrivant l'expression $\mathbf{f}(s_1, s_2, \dots, s_k)$ comme une fonction de la variable s_k .

$$\mathbf{s}(m_1, m_2, \dots, m_k) = \mathbf{g}_{s_1, s_2, \dots, s_{k-1}}(s_k)$$

Du fait du cloisonnement interne au calcul du sens, une substitution lexicale du mot m_k par le mot n_k n'affectera qu'une partie des arguments de la fonction $\mathbf{f}()$ et ses effets resteront, dans beaucoup de cas, circonscrits. On peut s'attendre, de ce fait, à de nombreux phénomènes de systématique, car le sens construit, sa validité et les inférences qu'il déclenche ont des chances de persister en partie après la substitution. Par exemple, le sens de la phrase Jean aime une artiste est présenté comme le résultat de l'application d'une fonction sémantique au concept ARTISTE. Cette fonction est une construction associée à l'expression linguistique Jean aime ... qui prend le concept ARTISTE comme argument. L'idée, selon laquelle le sens est construit par étapes, se traduit ici par le fait que l'expression $\mathbf{g}_{s_1, s_2, \dots, s_{k-1}}()$, en tant que fonction, est un objet dont le résultat de l'application à la variable s_k n'est pas erratique. Autrement dit, une substitution affectant la variable s_k aura des conséquences limitées, ce qui engendre des phénomènes de systématique. On peut établir une analogie entre ce phénomène de régularité, due à l'imbrication du traitement sémantique, et la propriété mathématique de continuité des fonctions. Lorsque l'on réécrit une fonction $\mathbf{f}(x, y)$ sous la forme $\mathbf{g}_x(y)$, transformant l'un des arguments en paramètre, on passe de l'équation d'une surface à celle d'une famille de courbes. Ce faisant, on privilégie une direction en chaque point de la surface. Si les courbes $\mathbf{g}_x(y)$ sont dérivables, on peut localement prédire leur comportement. C'est cette idée du comportement prédictif de la fonction $\mathbf{f}(x, y)$ par rapport à l'un de ses arguments qu'on retrouve dans l'idée de systématique de substitution.

Le fait que Σ respecte la systématique de substitution peut s'expliquer par le fait que la fonction $\mathbf{f}()$ porte sur des classes de significations et non les significations elles-mêmes. Si

² L'hypothèse implicite est que $\mathbf{f}(m_i) = s_i$, puisque pour un mot isolé la fonction \mathbf{f} s'instancie par l'équation $\mathbf{f}(m_i) = \mathbf{s}(m_i)$.

³ Cet aspect sériel est certainement loin d'être strict. L'idée est plutôt de critiquer la possibilité d'un parallélisme radical. La sérialité provient non seulement du traitement successif des syntagmes imbriqués, mais également et plus simplement de l'ordre des mots dans l'énoncé.

l'on substitue un élément par un élément de la même classe, le mécanisme continue de s'appliquer. Lorsque les chimistes ont découvert des régularités comme celle représentée par l'équation *acide + base* → *sel + eau*, ils étaient en droit de l'expliquer par le fait que le mécanisme sous-jacent n'était pas sensible aux réactifs eux-mêmes, mais seulement à leur caractère acide ou basique. De même, les régularités de substitution laissent supposer que les mécanismes compositionnels ne sont sensibles qu'à la classe sémantique des mots. Cette idée peut être illustrée par la réécriture suivante de l'expression $\mathbf{f}(s_1, s_2, \dots, s_k)$.

$$\mathbf{s}(m_1, m_2, \dots, m_k) = \mathbf{g}_{s_1, s_2, \dots, s_{k-1}}(\mathbf{t}[u]), \text{ où } \mathbf{s}(m_k) = \mathbf{t}[u] \text{ pour } u \in D_{\mathbf{t}[\]}$$

Selon cette équation, la fonction $\mathbf{g}_{s_1, s_2, \dots, s_{k-1}}()$ accepte comme argument des éléments qui partagent une certaine propriété. Cela revient à postuler l'existence d'une forme de typage⁴, que nous représentons à l'aide de la fonction $\mathbf{t}[\]$. Le typage permet de prédire l'interprétation systématique de l'adjectif foncé lorsqu'il s'applique à des noms de couleur comme *vert, jaune, émeraude, et cætera*. Dans ce cas, la fonction $\mathbf{t}[\]$ filtre les seuls concepts de couleur, en laissant sa variable libre de parcourir tout l'ensemble des couleurs. De même, on comprend pourquoi un lien systématique existe entre le fait que la phrase *Jean aime Marie* soit interprétable et le fait que la phrase *Paul aime Marie* le soit également. Les entités désignées par le prénom *Jean* et par le prénom *Paul* partagent un ensemble de propriétés, notamment celle d'être humain, qui sont censées garantir l'existence d'une interprétation. Tout se passe comme s'il existait un patron de pensée, du genre <humain> aime Marie, permettant à n'importe quelle instanciation du type <humain> de conduire à une pensée possible. Pour illustrer ce phénomène lié à la compositionnalité, il est utile de considérer un contre-exemple. Le sens d'une expression idiomatique comme *retourner sa veste*, dans l'esprit de la plupart des locuteurs, n'est pas lié au sens du mot *veste*. Ce défaut de compositionnalité se traduit par une lacune dans la systématisme : le fait de pouvoir comprendre l'expression *retourner son manteau* (dans son sens matériel, par exemple pour un manteau réversible) n'est pas systématiquement lié au fait de comprendre l'expression *retourner sa veste* (dans son sens figé de brusque changement d'opinion ou de camp). La nature de ce genre d'exception permet de comprendre le cas général, qui est que la compositionnalité est un excellent moyen d'expliquer les phénomènes de systématisme. Pour prendre un autre contre-exemple, l'ensemble des recettes gastronomiques est engendré par un mécanisme productif, la combinaison d'ingrédients. Cependant, ce mécanisme n'est pas connu pour être compositionnel : la production des recettes gastronomiques, à l'exclusion des autres, procède par essais - erreurs, car on ne connaît pas de fonction $\mathbf{f}()$ permettant de prédire le goût du résultat à partir de celui des ingrédients.

Le principe de compositionnalité est parfois jugé insuffisant pour expliquer les phénomènes de systématisme. Pour assurer systématiquement le lien entre la signification s_i d'un mot m_i et une représentation calculée comme $\mathbf{f}(s_1, \dots, s_i, \dots, s_k)$, on peut considérer que cette représentation doit conserver une mémoire de l'élément s_i . Le moyen le plus simple est d'exiger que cette représentation contienne, dans un sens matériel, ses composantes. Ainsi, selon le principe de constituance, l'accès systématique à la représentation sémantique associée au prénom *Jean* à partir de la représentation sémantique associée à la phrase *Jean aime Marie* est assurée par le fait que la première fait partie intégrante de la seconde (FODOR & PYLYSHYN 1988 [41]). La présence effective des constituants au sein des représentations garantit leur accessibilité systématique. On peut traduire ce principe par le fait qu'il s'agit de représentations récursives : des représentations qui contiennent d'autres

⁴ De manière étonnante, comme nous le verrons, certains auteurs qui mettent en avant ce type de systématisme refusent un tel typage de concepts, sans proposer d'explication alternative.

représentations de même nature. Le principe de constituance est une exigence forte, qui pose le problème du rapport entre le composé et ses constituants. Dans le cas de représentations résultant de l'interprétation des expressions du langage, les principes de compositionnalité et de constituance supposent que la structure de l'expression langagière se transporte dans la structure de la représentation mentale qui lui correspond. C'est ainsi que ces deux principes, constituance et compositionnalité, parviennent à rendre compte des phénomènes de systématique sémantique.

6.3. La combinatoire du langage

La question devient de savoir quel type de calcul est capable, pour engendrer un ensemble Σ doté des propriétés d'infinité et de systématique, d'être productif et compositionnel en produisant des représentations respectant le principe de constituance. Dans une certaine acception du mot "calcul", il s'agit de modéliser le comportement d'un système, le cerveau, à l'aide des mathématiques, en conservant une distinction radicale entre le modèle et le système. Le physicien ne prétend pas qu'une planète résout une équation différentielle pour déterminer sa prochaine position. De même, le chercheur en sciences cognitives qui s'inscrit dans la tradition cybernétique suppose que le système qui engendre les combinaisons langagières est de nature dynamique, régi par des équations d'évolution et des principes de minimisation d'énergie, sans croire que les calculs de son modèle sont réellement effectués par le système lui-même (□AN GELDER 1998 [105]). Les mécanismes qui sous-tendent le langage, comme tous les processus naturels, peuvent en principe être décrits comme des processus dynamiques, ne serait-ce qu'au niveau de leur implémentation neuronale. Cependant, la nature du langage permet d'espérer mieux. Le langage est caractérisé par des changements d'états discontinus et des unités hiérarchisées : phonèmes, mots, syntagmes. Il passe par un canal sériel, et son traitement présente de ce fait des aspects séquentiels. La syllabe et les syntagmes se prêtent à des analyses qui produisent des structures arborescentes par enchâssement. Tout ceci suggère fortement la possibilité d'un niveau de description qui se situe au-dessus du niveau dynamique. En ce qui concerne les aspects sémantiques, le fait que les phénomènes systématiques concernent des substitutions ou des extractions d'éléments plaide également en faveur d'un niveau de description que l'on peut qualifier de symbolique ou de computationnel, consistant en un calcul de type combinatoire.

Les techniques combinatoires, en mathématiques, regroupent les méthodes d'énumération et de génération d'objets finis discrets. Contrairement aux modèles dynamiques, les mécanismes symboliques qui expliquent un phénomène cognitif sont supposés réalisés dans le système qu'ils modélisent (□AN GELDER 1998 [105]). Le calcul de gradient ne prétend pas constituer une image réaliste du comportement de la bille qui roule sur une pente. Son mouvement peut être aussi modélisé par un calculateur analogique utilisant des courants électriques pour représenter les paramètres physiques. En revanche, tous les systèmes connus capables d'effectuer des calculs combinatoires sur des structures discrètes sont des variantes ou des spécialisations de la machine de Turing. En conséquence, si un aspect de la cognition se laisse modéliser par un mécanisme computationnel combinatoire, il est naturel de faire l'hypothèse que le cerveau effectue une combinatoire du même type.

Cette question de la nature combinatoire du calcul sémantique s'est trouvée au centre d'une polémique (FODOR & PYLYSHYN 1988 [41] ; FODOR & McLAUGHLIN 1990 [40] ; SMOLENSKY 1988 [97] ; SMOLENSKY 1990 [98]). Pour prétendre représenter le sens des expressions du langage, des mécanismes non combinatoires comme le connexionnisme devraient eux aussi pouvoir engendrer la systématique, ce que cette polémique mettait en discussion. Le point crucial est que la systématique ne peut être due au hasard des connexions

neuronales, si ces connexions sont supposées être directement responsables des liens qui relient le support matériel des différentes représentations mentales (FODOR & PYLYSHYN 1988 [41] ; FODOR & MCLAUGHLIN 1990 [40]). La propriété de systématisme exclut toute idée de lacune ou de panne partielle. Si la pensée correspondant à la phrase Jean aime Marie peut être produite, alors il y a 100% de chances que la pensée correspondant à la phrase Jacques aime Marie et la pensée correspondant au prénom Marie puissent être produites, non 99% ou 99.9%. Or, un dispositif qui représente les liens entre les constituants de ces représentations par des connexions matérielles ne peut assurer ces 100%. La raison fondamentale qui empêcherait les dispositifs connexionnistes d'assurer la systématisme serait leur manque de constituance. Sans constituance, les représentations ne peuvent que se déclencher les unes les autres, de manière causale, par les liens physiques qui les relient, alors que dans un dispositif doté de la propriété de constituance, une représentation a accès, de manière certaine, à ses propres composants. Le débat peut alors porter sur la question de savoir si le connexionnisme est en mesure d'assurer la propriété de constituance (CHALMERS 1993 [12]).

Dans cette partie, nous voulons explorer les conséquences de l'option combinatoire. Si le calcul du sens est un calcul combinatoire et que le fonctionnement du cerveau est, à cet égard, le même que celui d'une machine de Turing particulière, alors les propriétés de productivité, de systématisme, de compositionnalité et de constituance peuvent être garanties sans problème. Ce calcul combinatoire et les représentations symboliques sur lesquelles il porte constituent un authentique langage mental.

6.4. Le langage mental

Le projet d'un modèle combinatoire de la sémantique est de reproduire le jugement d'acceptabilité sémantique d'un énoncé quelconque d'après sa structure et la nature de ses éléments. Or, nous avons eu l'occasion de montrer qu'un projet analogue, concernant le jugement épistémique, pouvait être critiqué. La critique portait sur l'existence d'énoncés tautologiques non triviaux, dont la validité puisse être à coup sûr déterminée d'après les éléments de l'énoncé (CF. CHAPITRE 4). Si le jugement épistémique à propos de tout énoncé nécessite un accès à des connaissances externes, ne risque-t-on pas d'avoir une situation similaire dans le cas du jugement sémantique ? Par exemple, pourquoi, dans la plupart des contextes, la phrase Jean mange la pomme est sensée, alors que la phrase Jean mange la porte ne l'est pas ? Est-ce la signification du verbe manger qui constitue ici l'élément crucial, ou est-ce le fait contingent que les individus se nourrissent plus souvent de pommes que de portes ? Certaines approches logiques tentent de ramener le jugement sémantique à une question épistémique en notant que le premier énoncé, contrairement au deuxième, peut être vrai dans certains domaines d'interprétation (CF. CHAPITRE 5). Ce faisant, elles n'offrent en guise de signification qu'un critère relationnel contingent. Il est plus plausible de dire que, pour juger de l'acceptabilité sémantique des énoncés, nous effectuons un calcul combinatoire sur la signification des mots. Autrement dit, le jugement sémantique ne se réduit pas à une simple vérification dans une base de données. Lorsque nous jugeons les phrases Jean entre dans la pièce ou le calme entre dans la pièce comme sémantiquement acceptables, alors que, dans la plupart des contextes, la phrase le salon entre dans la pièce ne l'est pas, nous ne vérifions pas dans une base de données les occurrences des entités qui peuvent "entrer" dans d'autres entités ; nous effectuons un calcul sur la signification des mots.

L'approche combinatoire du calcul du sens ne se limite pas à reproduire la performance sémantique à l'aide d'un calcul formel. Elle prend ce calcul "au sérieux" et s'interroge sur sa nature. Si l'on adopte cette approche, il devient essentiel de préciser les propriétés de ce calcul

et les représentations sur lesquelles il porte. Si la production et la compréhension des énoncés se réalisent par une combinatoire de symboles, quelle est la nature de ces symboles, correspondent-ils à des pensées élémentaires, et ces pensées sont-elles en bijection avec les mots de la langue ?

Si la construction du sens s'effectue par un calcul combinatoire, nous avons affaire à un langage mental, parfois dénommé mentalais (FODOR 1975 [34]). L'existence du mentalais est une hypothèse forte sur le plan cognitif. Il ne s'agit pas simplement de dire que l'état du monde décrit par le langage naturel peut être aussi décrit par un langage formel plus précis, mais bien que l'esprit humain manipule des représentations structurées en utilisant des mécanismes combinatoires systématiques. L'hypothèse suppose que les opérations qui agissent sur ces représentations, par exemple pour produire des inférences, opèrent uniquement d'après les caractéristiques structurelles des représentations. On retrouve donc, au niveau du mentalais, ce qui, au niveau syntaxique, fait d'une langue comme le français ou le persan un mécanisme combinatoire productif et systématique. Contrairement aux langues, toutefois, le mentalais est supposé universel, ce qui permet de traduire un énoncé d'une langue à l'autre en préservant son sens. L'hypothèse de l'existence du mentalais se situe dans le cadre de l'approche fonctionnaliste en sciences cognitives. Si le calcul du sens est réellement effectué sur des bases combinatoires, alors peu importe le fait que ce soit un cerveau qui serve de substrat à ces computations (FODOR 1975 [34]). L'important est d'étudier la computation pour elle-même. Selon cette approche, l'essentiel pour comprendre l'élaboration du sens des énoncés est d'étudier le mentalais. Une bonne compréhension des lois de ce langage de la pensée, pour les partisans de l'hypothèse du mentalais, devrait permettre d'envisager sa reproduction matérielle à l'aide d'ordinateurs, qui seraient ainsi capables de produire exactement les mêmes interprétations que les êtres humains.

Le langage mental a pour fonction, entre autres, d'offrir une interprétation sémantique des expressions langagières, que nous avons appelée, dans la deuxième partie, une représentation conceptuelle. L'hypothèse du langage mental décrit la sémantique comme une double interprétation. Les expressions langagières sont interprétées dans le langage mental, sous forme de représentations conceptuelles. Mais le langage mental est lui-même un système symbolique, dont les constructions doivent être à leur tour interprétées. Cette interprétation se trouve dans le monde perçu. Ainsi, le contenu d'une expression langagière est une représentation conceptuelle ; le contenu d'une représentation conceptuelle, quant à lui, demeure dans notre interaction avec le monde.

Si le mentalais existe, ce que nous aurons l'occasion de discuter plus loin, alors une question essentielle est de déterminer la nature des représentations sur lesquelles il opère. Le modèle combinatoire suppose que ces représentations sont construites par la combinaison d'unités élémentaires, appelés concepts. Les concepts peuvent être définis par leurs propriétés représentationnelles et causales (CF. CHAPITRE 3). Les propriétés représentationnelles d'un concept constituent son contenu. Les propriétés causales d'un concept, quant à elles, sont liées aux mécanismes du calcul dans lesquels elle est impliquée, et lui confèrent une forme.

The representational properties of a creature's mental state are supposed to be sensitive to, and hence carry information about, the character of its environment. The causal properties of a creature's mental state are supposed to determine the course of its mental processes, and, eventually, the character of its behavior. [...] Concepts are the least complex mental entities that exhibit both representational and causal properties; all the others (including, particularly, beliefs, desires and the rest of the "propositional attitudes") are assumed to be complexes whose constituents are concepts, and whose representational and causal properties are determined, wholly or in part, by those of the concepts they're constructed from. (FODOR 1994 [36] p. 96)

Si les représentations conceptuelles sont constituées par les concepts qui les composent, comment définir la nature des concepts eux-mêmes ? Comme le système conceptuel ne peut, par définition, être observé directement, le problème peut être considéré à partir de ses trois interfaces : raisonnement, perception et langage.

On peut partir de l'idée selon laquelle les concepts sont les représentations conceptuelles les plus simples, sachant que les représentations conceptuelles sont définies comme les objets du langage mental qui ne peuvent pas recevoir de valeur de vérité. Il est habituel d'opérer une distinction entre les représentations propositionnelles qui peuvent recevoir une valeur de vérité, comme l'interprétation de la phrase le chat marche sur le mur, et les représentations conceptuelles proprement dites, qui ne le peuvent pas, comme l'interprétation du syntagme le chat noir du voisin. Cette distinction tire sa pertinence de l'hypothèse, admise dans certaines théories, selon laquelle seules les représentations propositionnelles peuvent être objet des attitudes propositionnelles, comme le désir ou la croyance, qui sont à l'œuvre dans les mécanismes de raisonnement (FODOR 1994 [36]). Notons que la distinction entre représentations propositionnelles et représentations conceptuelles est prédite par un critère linguistique : les syntagmes nominaux renvoient à des représentations conceptuelles, alors que les phrases sont interprétées comme des représentations propositionnelles. Cette distinction, cependant, ne nous aide pas à déterminer la nature des concepts en tant qu'éléments constitutifs des représentations conceptuelles, car elle n'a pas de conséquence sur la complexité structurelle des représentations correspondantes. Les deux formes de représentation, propositionnelle et conceptuelle, peuvent être incluses l'une dans l'autre. Par exemple, l'interprétation du syntagme l'homme qui croit que le chat marche sur le mur sera construite par la composition récursive des deux types de représentation. L'interprétation d'un syntagme nominal comme le chat noir du voisin, au même titre que celle de la phrase le chat marche sur le mur, doit nécessairement être une représentation conceptuelle composée, en vertu du principe de constituance, qui veut que le sens d'un syntagme contienne le sens des mots qui y apparaissent.

Si l'on cherche à caractériser les concepts à partir de leur contenu, on peut postuler que les concepts correspondent à des catégories perceptives. Dans le cadre d'un langage mental combinatoire, le problème peut être simplifié en partant de l'opposition entre concepts primitifs et concepts complexes. Dans certains modèles, les concepts primitifs sont ceux qui sont directement liés aux données de la perception, comme les couleurs, ou aux catégories de base de la cognition, comme l'espace ou le temps. Du fait de leur lien privilégié avec l'expérience, l'acquisition de ces concepts primitifs est souvent considérée comme un problème à part. Tous les autres concepts seraient des concepts complexes, ce qui signifie qu'ils sont acquis par des mécanismes inductifs généraux. Notons que le caractère primitif d'un concept peut être considéré comme différent de sa structure simple ou complexe. Rien n'interdit qu'un concept réputé primitif comme ROUGE corresponde à une représentation conceptuelle composée, alors qu'un concept considéré comme appris, par exemple CARBURATEUR, ne se révèle doté d'aucune structure.

Pour définir la nature des concepts élémentaires, il est tout aussi légitime de partir de la troisième interface, en considérant leur correspondance avec le langage. Nous sommes confrontés à deux systèmes symboliques, le langage proprement dit et le langage mental. Le langage mental, en tant que système symbolique, ressemble sur certains points au langage proprement dit. Il possède sa grammaire : les règles de combinaison conceptuelles. Il possède ses phrases, les constructions conceptuelles, et ses mots, les concepts. Les mots du langage naturel sont les plus petites unités susceptibles d'être à la fois interprétées et manipulées par la combinatoire grammaticale. Par analogie, les concepts apparaissent comme les plus petites unités du langage mental ayant un contenu et pouvant entrer dans des combinaisons conceptuelles. Il s'agit alors d'établir la correspondance entre ces deux systèmes. Selon cette

idée de correspondance, chaque fois que nous faisons un jugement sémantique, c'est-à-dire que nous donnons un sens à une expression langagière, nous lui associons une représentation conceptuelle⁵. La question de la nature des concepts élémentaires peut alors se poser ainsi : les mots du langage naturel, dans cette correspondance, sont-ils associés aux "mots" du langage mental ? Si les concepts lexicaux, associés aux mots du langage, sont définis de manière indépendante par leurs propriétés causales ou représentationnelles, cela n'a rien d'évident.

Le fait que les expressions langagières composés soient interprétés comme des représentations conceptuelles composées ne signifie pas que les mots qui les constituent correspondent à des concepts simples. Pour de nombreux auteurs, les concepts lexicaux correspondent, à leur tour, à des représentations conceptuelles composées possédant une structure récursive, puisque consistant en la combinaison d'autres représentations conceptuelles, un peu comme les molécules du vivant qui sont décrites comme des assemblages de molécules plus simples. Le dilemme est donc de savoir s'il existe une correspondance entre les mots et les concepts simples, ou si les concepts lexicaux sont pour la plupart des représentations conceptuelles composées. Dans le premier cas, les concepts verbalisés par les mots seront les éléments les plus simples du langage mental ; dans le deuxième cas, il faut admettre l'existence de concepts ineffables, indicibles.

Dans les deux chapitres qui suivent, nous allons tour à tour traiter les deux options. Nous considérerons tout d'abord l'approche moléculaire, qui voit les concepts lexicaux non comme des entités minimales, mais comme des représentations conceptuelles composées, récursives. Ensuite, nous aborderons l'option selon laquelle les concepts lexicaux sont d'authentiques représentations minimales du langage mental, des concepts atomiques.

Conclusion

L'approche symbolique computationnelle semble présenter un cadre approprié et prometteur pour expliquer les phénomènes systématiques de la sémantique du langage naturel. Le calcul du sens, effectué au sein d'un système conceptuel de ce type, consiste à former des expressions dans un langage mental. Dans le reste de cette partie, nous explorons les conséquences de cette hypothèse de manière à en cerner les atouts et les limites. Notre analyse se focalise sur une question précise. Si le système conceptuel possède la forme d'un langage mental, quelle est la nature des représentations de ce langage qui sont associées aux entités lexicales, dans une langue humaine quelconque ? Ces représentations, les concepts lexicaux, peuvent être soit des représentations moléculaires, possédant une structure récursive, soit des représentations atomiques, dépourvues de toute structure interne. Après avoir détaillé les différents moyens qui ont pu être proposés pour représenter les concepts lexicaux, que ce soit sous forme moléculaire ou sous forme atomique, nous montrerons qu'un certain nombre de paradoxes se présentent dans chaque cas. La liste de ces paradoxes nous conduira à penser que l'approche symbolique computationnelle, introduite dans le présent chapitre, conduit à une impasse.

⁵ Le fait que ces deux systèmes symboliques sont supposés coexister s'accorde bien avec l'hypothèse de modularité.

Chapitre 7 :
Concepts moléculaires

Introduction

Dans la deuxième partie nous avons eu l'occasion de mentionner des modèles du système conceptuel qui postulent des structures pour les concepts associés aux entités lexicales du langage naturel. Ces modèles sont issus de cadres théoriques différents, relevant de disciplines aussi variées que la philosophie, la psychologie, la linguistique ou la logique. Certains d'entre eux ont conduit à des techniques de représentation des connaissances utilisées en intelligence artificielle. Pour le sujet qui nous intéresse dans cette partie, nous cherchons à savoir dans quelle mesure ces techniques à base de représentations structurées peuvent être compatibles avec les contraintes posées par les principes de compositionnalité et de constituance. Ayant réalisé ce premier tri, nous nous demanderons si des structures ainsi représentées peuvent recevoir une plausibilité cognitive, en tenant compte des contraintes sur les mécanismes du raisonnement, du langage, et de l'apprentissage. En d'autres termes, la question sera de savoir si des représentations conceptuelles structurées comme celles qui sont couramment proposées peuvent avoir une contrepartie cognitive hébergée par un cerveau humain.

7.1. Motifs pour structurer les concepts lexicaux

Comme nous avons pu le constater dans la deuxième partie de ce mémoire, bon nombre d'auteurs font l'hypothèse que les représentations sémantiques associées aux mots, les concepts lexicaux, sont des entités structurées. Ils sont poussés en cela par deux motivations essentielles.

La première motivation est liée au rôle inférentiel des concepts (CF. CHAPITRE 4). Les concepts peuvent déclencher des inférences qui activent d'autres représentations mentales. Or, certaines de ces inférences apparaissent comme des inférences fortuites, liées au contexte et aux associations que le sujet établit sur le moment. Par exemple, le mot chimpanzé peut suggérer à certains, dans le contexte d'un zoo, le fait que l'animal désigné aimera les cacahuètes. Certaines inférences semblent cependant être d'une autre nature, apparaissant comme des inférences obligatoires. Un bon exemple est celui des taxonomies. Si une entité est classée comme CHIMPANZÉ, dans la plupart des contextes, elle sera également classée comme ANIMAL, ou encore comme MAMMIFÈRE, voire comme PRIMATE ou PONGIDÉ, si l'individu dispose de ces concepts. Il semble donc exister un lien obligatoire entre le concept CHIMPANZÉ et ceux d'ANIMAL, de MAMMIFÈRE, *et cætera*. Un autre exemple d'inférence obligatoire est celle qui mène du concept à ses attributs. Ainsi, on sait qu'une fleur est une entité fragile, qu'elle a une couleur et un parfum. En combinant taxonomie et attributs, on produit de nouvelles inférences. Par exemple, en apprenant qu'une pensée est une fleur, on apprend également qu'elle est fragile, qu'elle a une couleur, *et cætera*. Un concept peut aussi déclencher des inférences qui dépassent sa propre spécification. Dans des circonstances standard, nous savons, en entendant la phrase il a tué le chat, que le chat est mort et nous pouvons formuler la phrase le chat est mort. De plus, il semble que cette inférence ne soit pas différente de celle qui nous amène de la phrase il a tué le chien à la phrase le chien est mort. Autrement dit, l'inférence semble déclenchée par le mot tuer pour aboutir au mot mourir. Où résident les connaissances qui rendent ces inférences possibles ?

L'hypothèse moléculariste consiste à supposer que l'information qui nous guide pour faire les inférences obligatoires est constitutive du concept. Le concept CHIMPANZÉ doit contenir une information permettant de retrouver sa position dans l'arbre taxonomique correspondant

aux connaissances dont le sujet dispose. Il doit exister une information intégrée au concept FLEUR qui détermine son caractère fragile, et qui lui fournit des traits de couleur et de parfum dont les valeurs restent à instancier. Celui qui ne comprend pas que le chat est mort, après avoir entendu la phrase il a tué le chat, n'attache sans doute pas le concept correct au mot tuer. Pour que le concept TUER puisse, à lui seul, produire l'inférence obligatoire concernant la mort du patient de l'action décrite, il faut qu'il contienne, au moins en puissance, l'information permettant cette inférence. Autrement dit, qu'il ait une structure interne. Les inférences fortuites, qui peuvent être liées à l'histoire personnelle du sujet, par exemple la pensée faiblement suggérée selon laquelle le chat occis était malade, peuvent s'expliquer par bien d'autres mécanismes externes, par exemple une matrice associative. En revanche, les inférences obligatoires, qui sont systématiquement valides lors de l'usage d'un mot, ne peuvent pas être soumises aux aléas d'un mécanisme externe. Leur existence suggère fortement la présence d'une structure interne pour les concepts.

La deuxième motivation pour conférer des structures internes aux concepts lexicaux est liée au caractère compositionnel des concepts (CF. CHAPITRE 5). Les concepts peuvent se combiner pour engendrer des représentations composées. Or, toutes les combinaisons ne sont pas sémantiquement admissibles. L'information qui contraint cette combinatoire serait constitutive des concepts. Prenons un premier exemple. Dans la plupart des contextes, des syntagmes comme pendant qu'il sautillait ou pendant qu'il toussait sont interprétées comme la répétition de la situation exprimée par les verbes sautiller ou tousser. Ceci suggère que ces verbes partagent la propriété de désigner des événements intrinsèquement itératifs, alors qu'un verbe comme manger, dont la conjugaison à l'imparfait n'engendre pas systématiquement de répétition, sera plutôt caractérisé comme un verbe d'activité. Il est donc tentant d'attacher l'étiquette ÉVÉNEMENT - ITÉRATIF à un concept comme SAUTILLER, de manière à en faire un élément de sa structure. Cette solution présente l'intérêt d'expliquer la systématisme de certaines possibilités de combinaisons : la phrase il a sautillé pendant une heure est sémantiquement bien formée, alors que la phrase il a sautillé en une heure semble incorrecte, tandis que pour le verbe manger, les deux tournures sont possibles.

L'intérêt de l'hypothèse moléculaire pour la composition des concepts se fait particulièrement sentir dans l'interface avec la syntaxe. La présence d'une structure conceptuelle peut par exemple expliquer le comportement différencié de certains verbes. Dans la phrase le sous-marin a coulé le bateau, le mot bateau reçoit le même rôle sémantique que dans la phrase le bateau a coulé, où le même verbe est employé sous sa forme intransitive. Or, le couple de phrases le loup a mangé la brebis et la brebis a mangé fonctionne différemment : le mot brebis n'a pas, en tant que complément direct dans la première phrase, le même rôle sémantique qu'il a dans la deuxième phrase, où il remplit la place du sujet. Cette particularité du verbe couler pourrait être expliquée par le fait que le concept COULER possède une information, au sein de sa structure, indiquant que le complément, lorsqu'il est présent, hérite du rôle du sujet de la version intransitive. En revanche, le concept MANGER ne posséderait pas cette information structurelle. Un autre exemple, où la structure conceptuelle peut expliquer la combinaison des significations, nous est fourni par la notion de causalité. Si le sens de la phrase le chat est mort est systématiquement lié à celui de la phrase il a tué le chat, c'est que le sens de la première apparaît comme le résultat de la situation décrite par la seconde. Ce lien entre significations composées peut s'expliquer, dans la structure du concept TUER, par la présence d'une information exprimant qu'une action particulière provoquant un changement d'état s'exerce sur le complément. La nature conceptuelle du lien causal, que l'on traduit par la présence du concept CAUSE dans la structure du concept TUER, est suggérée par le fait que le lien semble exister indépendamment des situations qu'il relie. Le même lien causal pourra ainsi expliquer la connexion systématique entre les concepts ABATTRE et TOMBER.

L'idée d'une structure semble évidente lorsque l'on s'intéresse aux représentations conceptuelles associées aux syntagmes ou aux mots possédant une structure morphologique transparente. Ainsi, en vertu du principe de constituance, la représentation associée au syntagme chat noir doit contenir le concept associé au mot chat ainsi que celui associé au mot noir. En vertu du principe de compositionnalité, la structure qui lie ces concepts au sein de la représentation associée au syntagme chat noir est tirée de la syntaxe. L'hypothèse moléculariste, toutefois, est plus forte. Lorsque l'on suppose que le concept TUER contient celui de CAUSE, ou un lien fixe vers celui de MOURIR, on se situe en dehors de l'hypothèse de compositionnalité. Il n'y a rien, dans la forme phonologique du mot tuer qui indique la relation entre ces trois concepts. La structure est donc attachée au concept, non au mot.

L'hypothèse moléculariste est également plus forte que le simple fait de doter les concepts lexicaux d'une structure interne. On pourrait imaginer que cette structure soit exogène, c'est-à-dire que ses composants soient non conceptuels. Or, les structures postulées par l'hypothèse moléculariste pour les concepts lexicaux sont de nature endogène, c'est-à-dire que leurs composants appartiennent au niveau conceptuel. C'est pour cette raison qu'il s'agit de représentations récursives. Dans sa version stricte, l'hypothèse moléculariste suppose que les composants des concepts lexicaux sont également des concepts lexicaux. Ainsi, le composant ÉVÉNEMENT dont nous avons doté le concept SAUTILLER ne serait autre que le concept associé au mot événement. De même, l'idée de cause présente dans le concept TUER serait rendue par le concept CAUSE associé au mot cause. Dans cette version, la structure postulée par l'hypothèse moléculariste s'apparente à celle d'une paraphrase. Ainsi, le mot tuer aurait la même structure conceptuelle que le syntagme causer la mort de.... Si l'on adopte une version moins stricte du molécularisme, on autorise la présence, dans les structures conceptuelles, de concepts abstraits, c'est-à-dire de concepts qui ne peuvent être nommés. Ces structures, bien que restant endogènes, comportent des éléments conceptuels ineffables. Par exemple, on peut prétendre que les composants conceptuels CAUSE ou ÉVÉNEMENT dans les exemples précédents n'ont qu'un vague rapport avec les concepts associés aux mots cause et événement. Dans ce cas, la question se pose de proposer une description scientifiquement acceptable de ces concepts ineffables.

L'analogie avec la chimie, qui nous a suggéré la qualification de "moléculaire" pour les structures conceptuelles, est intéressante. En chimie classique, les composés sont décrits par une formule censée représenter leur structure. Ces formules sont récursives. Ainsi, l'acide sulfurique peut s'écrire H_2SO_4 , formule dans laquelle apparaît une autre formule, celle de l'ion SO_4^{2-} . Les structures les plus simples sont les atomes ou les ions atomiques, dont la structure interne sort du cadre de la chimie. Ainsi, on peut considérer que les écritures de la chimie classique reposent sur des structures endogènes dont les composants sont "chimiquement interprétables", c'est-à-dire qu'ils correspondent à des substances¹. Le problème fondamental, en ce qui concerne la sémantique du langage, est de savoir si la composition du sens des mots dans une phrase peut être décrite d'une manière qui ressemble à la composition des substances dans une réaction chimique. Selon l'hypothèse moléculariste, les mots, comme les phrases, renvoient à des structures conceptuelles. La question qui se pose est de savoir comment représenter concrètement cette chimie du sens.

¹ Le statut de l'électron, qui intervient par exemple dans les équations d'électrolyse, pourrait être présenté comme celui d'une entité ineffable au niveau chimique. De même, une description des ions à partir des orbitales atomiques pourrait conférer une structure exogène aux éléments de base de la chimie.

7.2. Méthodes pour structurer les concepts lexicaux

Une méthode assez naturelle pour doter les concepts lexicaux d'une structure constituée d'éléments eux-mêmes conceptuels consiste à s'inspirer des définitions mathématiques. En mathématique, chaque nouvelle notion est définie en fonction des notions déjà définies ou de notions primitives, comme la notion d'ensemble en théorie des ensembles. Le souci fondamental est d'éviter la circularité des définitions. Si l'on transpose cette méthode définitionnelle dans le cas des concepts, on cherchera à offrir une définition pour chacun d'entre eux, hormis pour un petit nombre de concepts primitifs. Ainsi, dans l'exemple du verbe sautiller, c'est en tant que concept primitif que le concept ÉVÉNEMENT intervient dans la structure du concept SAUTILLER. Certains concepts composés seront naturellement antérieurs à d'autres dans cette démarche définitionnelle, simplement parce qu'ils sont plus généraux. Ainsi, on peut considérer que le concept MAMMIFÈRE est plus général que le concept CHIMPANZÉ et peut entrer dans sa définition. Dans d'autres cas, il peut s'agir d'un choix de commodité, par exemple si l'on définit le concept MONTRER à partir du concept DÉSIGNER plutôt que l'inverse.

Il est remarquable que les dictionnaires, dont on attend des définitions précises et non ambiguës, ne s'inscrivent pas dans la démarche définitionnelle. Aucune garantie n'est offerte contre la circularité². Au contraire, chaque entrée utilise de nombreux autres concepts, sans se limiter à des concepts plus généraux ou définis plus simplement. Il est donc cohérent d'assumer pleinement cette interrelation complexe entre concepts lexicaux et d'abandonner l'idée que l'on puisse construire un catalogue non circulaire de définitions. Selon cette méthode relationnelle, le sens d'un concept est l'ensemble des relations qu'il entretient avec les autres concepts. Il semble plausible, par exemple, de supposer que les concepts sont caractérisés par leur rôle dans une théorie locale impliquant plusieurs autres concepts. Une théorie recouvre l'ensemble des relations conceptuelles que l'on utilise pour gérer les connaissances dans un contexte particulier. Par exemple, la notion de RACCORD prend son sens dans le réseau de connaissances que le plombier mobilise lorsqu'il réalise une installation de chauffage central. Les différents concepts de cette théorie locale : TUBE, RACCORD - DROIT, RACCORD - T, BRASURE, FILASSE, SECTION, FILETAGE, *et cætera*, n'ont de sens, selon cette démarche relationnelle, que les uns par rapport aux autres.

Pour étayer la plausibilité théorique de l'hypothèse moléculaire, nous allons montrer comment elle a pu être déclinée en Intelligence Artificielle en suscitant le développement de plusieurs formalismes de représentation des connaissances et de traitement automatique du langage naturel³.

Formalismes pour la méthode définitionnelle

Une première idée, assez intuitive, pour représenter un concept par une définition, consiste à traduire le concept dans un formalisme logique. Par exemple, on cherchera à donner au concept TUER une structure logique qui reflète l'idée du syntagme causer la mort de. Sans précaution, on risque de se trouver contraint d'adopter un formalisme logique d'ordre supérieur à un, permettant au concept CAUSE d'agir sur d'autres représentations conceptuelles.

² Par exemple une référence croisée entre les mots crime et délit n'est pas exclue.

³ Les exemples de formalismes que nous avons retenus pour cet exposé, tant pour la méthode définitionnelle que pour la méthode relationnelle, sont des versions simplifiées et généralisées de formalismes existants. Nous juxtaposons ces formalismes, en les instanciant sur un même exemple, afin d'illustrer notre propos concernant les structures conceptuelles récursives. Bien évidemment, ces formalismes ont été conçus pour aborder des problèmes différents. Chacun présente ses avantages et désavantages propres, que nous ne chercherons pas à opposer ici.

On risque également de devoir utiliser une modalité, car le lien entre le concept TUER et le concept MOURIR est de type temporel. L'inconvénient présenté par une logique modale d'ordre deux réside d'une part dans la complexité des procédures déductives, et d'autre part dans le manque de lisibilité des structures conceptuelles obtenues qui comportent une imbrication entre opérateurs modaux et quantifications sur les prédicats. Il est cependant possible d'éviter toute imbrication formelle des concepts en les décomposant jusqu'à obtenir une structure "plate", que l'on peut exprimer à l'aide de la logique de premier ordre.

$$\text{tuer}(x, y) \equiv_{\text{déf}} \text{cause}(x, e) \ \& \ \text{mourir}(e, y).$$

Cette mise à plat utilise des variables de liaison qui permettent d'éviter la complication formelle. Ainsi, la variable e apparaît dans le prédicat cause , ce qui la contraint à désigner un événement causé par une action de l'individu x . Elle réapparaît également dans le prédicat mourir pour désigner cette fois l'événement qui consiste en la mort de l'individu y . Ce partage de variable permet de réaliser la liaison sémantique entre prédicats qui, autrement, nécessitait une imbrication.

La solution de la mise à plat présente plusieurs avantages. La décomposition peut être poussée aussi loin que nécessaire, tout en évitant les imbrications. L'écriture suivante fait apparaître des notions cinématique (passage), dynamique (cause), et des concepts généraux comme la vie ou la mort, que l'on pourrait accepter comme primitifs.

$$\text{tuer}(x, y) \equiv_{\text{déf}} \text{cause}(x, e) \ \& \ \text{passage}(e, y, d, f) \ \& \ \text{vie}(d) \ \& \ \text{mort}(f).$$

Un autre avantage de la mise à plat est lié au fait que le formalisme obtenu est d'ordre un. Il peut donc être directement manipulé par un moteur de déduction pour produire les inférences que l'on peut attendre d'un système sémantique. Le langage informatique Prolog, par exemple, peut opérer sur des expressions déclaratives comme celles de notre exemple. Par son mécanisme dit de résolution, ce langage peut remplacer toute occurrence du prédicat $\text{tuer}(x, y)$ par la définition qui lui est fournie. Ainsi, un programme conçu en Prolog peut décider de la satisfaction d'un terme qui lui est soumis, en remplaçant le terme par sa définition, puis en répétant récursivement l'opération pour les nouveaux termes ainsi introduits, jusqu'à parvenir éventuellement à des faits connus comme vrais⁴.

Enfin, la technique de mise à plat rend visibles les parentés entre concepts, puisque l'on retrouve les mêmes prédicats de base dans différentes définitions. Ainsi, le concept MOURIR peut être défini à l'aide des concepts primitifs introduits précédemment.

$$\text{mourir}(x) \equiv_{\text{déf}} \text{passage}(x, d, f) \ \& \ \text{vie}(d) \ \& \ \text{mort}(f).$$

Cette parenté entre les définitions nous rapproche de la propriété de constituance lexicale, puisque la définition du concept TUER contient, aux variables de liaison près, celle du concept MOURIR.

Toutefois, cette recherche de définitions sans imbrications présente les défauts de ses qualités. D'une part, ces définitions font appel à des variables de liaison dont la pertinence cognitive peut apparaître comme discutable. D'autre part, étant plates, elles font disparaître la hiérarchie inhérente à la structure syntaxique, ce qui rend l'interface avec la syntaxe délicate à concevoir. On peut donc légitimement préférer l'option opposée, qui consiste à assumer pleinement l'imbrication des concepts en exprimant les définitions à l'aide d'un formalisme fonctionnel.

⁴ Prolog utilise généralement l'hypothèse du monde clos, ce qui signifie que les termes qu'il ne peut pas démontrer sont considérés comme faux. On peut cependant se passer d'une telle hypothèse en ce qui concerne la production d'inférences. Par ailleurs, nous ne mentionnons pas ici les risques de bouclage liés aux définitions auto-référentes.

$tuer(x, y) =_{\text{déf}} cause(x, passage(y, vie, mort))$.

Cette définition fait l'économie des variables de liaison. Les variables x et y sont des variables conceptuelles qui prennent comme valeur les représentations conceptuelles associées aux arguments syntaxiques du verbe *tuer*. Elles sont donc de même nature que les concepts *VIE* et *MORT*.

Les définitions fonctionnelles présentent l'avantage de parfaitement respecter le principe de constituance lexicale. Ainsi, la définition du concept *TUER* contient le concept *MOURIR* qui peut à son tour être défini.

$tuer(x, y) =_{\text{déf}} cause(x, mourir(y))$.

$mourir(x) =_{\text{déf}} passage(x, vie, mort)$.

Sous cette forme, la définition pourrait sembler peu exploitable, que ce soit pour son utilisation dans le raisonnement ou pour l'interface avec la syntaxe. Il faut en particulier indiquer le moyen de récupérer la valeur des variables x et y à partir de la structure de l'énoncé linguistique où le verbe *tuer* apparaît. Il existe cependant des formalismes à base de représentations fonctionnelles qui répondent parfaitement à cette exigence. La composition prend alors la forme d'une dérivation. Dans l'illustration que nous donnons ci-dessous, la dérivation sémantique qui permet l'intégration des arguments dans le prédicat est assurée par un formalisme de calcul de Lambek. Cette dérivation est parallèle au décodage syntaxique qui, lui, est assuré par une grammaire catégorielle. Elle opère sur des entrées lexicales fortement structurées, comme celles que nous donnons pour les verbes *causer*, *mourir* et *tuer*.

$causer =_{\text{déf}} \lambda P. \lambda x. \underline{causer}(P)(x) :: np \backslash s / s$.

$mourir =_{\text{déf}} \lambda x. \underline{mourir}(x) :: np \backslash s$.

$tuer =_{\text{déf}} \lambda y. \lambda x. \underline{causer}(\underline{mourir}(y))(x) :: np \backslash s / np$.

À chaque entrée lexicale, on associe une définition sémantique, ainsi qu'une catégorie syntaxique. Par exemple, le verbe *causer*, reçoit une définition sémantique, le terme *causer*, construite autour d'une fonction supposée prédéfini, *causer*. Celle-ci admet deux arguments, P et x , qui correspondent respectivement à l'événement causé et l'individu acteur. Le terme *causer* reçoit également une catégorie syntaxique $np \backslash s / s$. Cette expression exprime qu'en tant que verbe, le mot *causer* prend un groupe propositionnel à sa droite ($/s$) et un groupe nominal à sa gauche ($np \backslash$) pour devenir à son tour un groupe propositionnel (s). Le verbe *mourir* reçoit une définition similaire, si ce n'est que la fonction *mourir* ne prend qu'un seul argument x et que le terme *mourir* n'accepte, syntaxiquement, qu'un groupe nominal à sa gauche ($np \backslash$). La définition sémantique de l'entrée lexicale *tuer* est construite autour des fonctions *causer* et *mourir*. Le développement qui suit montre comment le sens de la phrase *A tue B* se construit au fur et à mesure que les syntagmes sont agrégés.

$$A :: np \quad \quad \quad tuer :: np \backslash s / np \quad \quad \quad B :: np \quad \quad \quad (1)$$

$$A :: np \quad \quad \quad \underline{(tuer :: np \backslash s / np)(B :: np)} \quad \quad \quad (2)$$

$$A :: np \quad \quad \quad \underline{(\lambda y. \lambda x. \underline{causer}(\underline{mourir}(y))(x) :: np \backslash s / np)(B :: np)} \quad \quad \quad (3)$$

$$A :: np \quad \quad \quad \lambda x. \underline{causer}(\underline{mourir}(B))(x) :: np \backslash s \quad \quad \quad (4)$$

$$\underline{(\lambda x. \underline{causer}(\underline{mourir}(B))(x) :: np \backslash s)(A :: np)} \quad \quad \quad (5)$$

$$\underline{\underline{causer}(\underline{mourir}(B))(A) :: s} \quad \quad \quad (6)$$

Les syntagmes nominaux A et B sont définis par les termes $A::np$ et $B::np$. Le terme *tuer* s'applique successivement au terme B puis au terme A. L'expression (S) (T) pour deux termes S et T quelconques signifie que le terme T est offert comme argument au terme S. L'expression $(\lambda x.U(x)) (T)$ se réduit à celle de $U(T)$. Cette réduction signifie que le terme U, considérée comme fonction de la variable x en raison de la présence de l'expression λx , est appliqué au terme T. L'expression λx peut se comprendre comme une indication sur la manière de considérer le terme T en tant qu'argument du terme U. Ainsi, par la présence de l'expression λy dans la définition du terme *tuer* en (3), le terme B peut venir en (4) remplacer la variable y de la fonction *mourir*. L'étape suivante, en (5) et (6), voit l'association du terme A à la variable x de la fonction *causer*. Cet exemple illustre la manière dont les arguments sont intégrés à la définition sémantique au fur et à mesure qu'ils sont acceptés au niveau syntaxique.

Dans ce genre de représentation fonctionnelle, le comportement syntaxique et la structure argumentale sémantique des mots sont codés dans l'entrée lexicale correspondant au mot. L'interface avec la syntaxe est ainsi assurée, en quelque sorte, par le concept lui-même, dans la mesure où l'expression fonctionnelle qui le définit peut être considérée comme une procédure interprétable par une machine générale. Cette richesse permet au concept de contenir des instructions pour la production d'inférences. Lors de l'instanciation des variables par le décodage syntaxique, ces instructions déclenchent la dérivation de nouvelles structures, jusqu'à l'obtention d'un résultat, par exemple le fait que le complément du verbe *tuer* se retrouve à la place de l'argument de la fonction associée au verbe *mourir*.

Cette solution, qui consiste à enfermer dans chaque concept les instructions qui lui permettent de récupérer ses arguments en tirant partie de l'agencement syntaxique, n'est praticable que si cette information procédurale dérive de schémas généraux. Le comportement sémantique semblable de concepts comme *TUER* et *LICENCIER* ne saurait être dû à des similitudes structurelles fortuites. On en vient naturellement à décrire ces deux concepts verbaux comme héritant d'un schéma général où apparaissent les concepts *CAUSE* et *PASSAGE*. Cette logique d'héritage conduit à concevoir une hiérarchie conceptuelle. On dispose alors de la liberté de produire des concepts par spécification de patrons. Le risque est cependant d'engendrer ainsi des concepts inutilisables, par exemple exprimant le fait qu'un objet cause un autre objet. C'est pourquoi l'héritage s'accompagne généralement d'un typage.

$$\text{tuer}(x, y) \rightarrow_{\text{déf}} [\text{événement cause}([\text{entité } x], \\ \text{événement passage}([\text{entité } y], [\text{lieu vie}], [\text{lieu mort}])]] .$$

Une telle représentation typée reste pleinement adaptée au principe de constituance lexicale.

$$\text{tuer}(x, y) \rightarrow_{\text{déf}} [\text{événement cause}([\text{entité } x], [\text{événement mourir}([\text{entité } y]])]] .$$

$$\text{mourir}(x) \rightarrow_{\text{déf}} [\text{événement passage}([\text{entité } x], [\text{lieu vie}], [\text{lieu mort}])] .$$

Les concepts *MOURIR* et *TUER* dérivent des patrons plus généraux comme les suivant.

$$[\text{événement cause}([\text{entité } x], [\text{événement } i]]) .$$

$$[\text{événement passage}([\text{entité } x], [\text{lieu } u], [\text{lieu } v]]) .$$

Ces même patrons peuvent être instanciés de diverses manières pour donner d'autres concepts, par exemple le concept *LICENCIER* ou le concept *DÉPLACER*.

$$\text{licencier}(x, y) \rightarrow_{\text{déf}} [\text{événement cause}([\text{entité } x], \\ \text{événement partir}([\text{entité } y]])]] .$$

$\text{partir}(x) \rightarrow_{\text{déf}} [\text{événement passage}([\text{entité } x], [\text{lieu emploi}], [\text{lieu chômage}])]$.

$\text{déplacer}(x, y) \rightarrow_{\text{déf}} [\text{événement cause}([\text{entité } x], [\text{événement bouger}([\text{entité } y])])]$.

$\text{bouger}(x) \rightarrow_{\text{déf}} [\text{événement passage}([\text{entité } x], [\text{lieu } _], [\text{lieu } _])]$.

Notons que les structures des concepts DÉPLACER et BOUGER correspondent aux patrons généraux mentionnés précédemment. Cette structuration en patrons typés suggère que les concepts EMPLOI et CHÔMAGE dans le concept LICENCIER, de même que les concepts VIE et de MORT dans le concept TUER, se comportent comme des lieux dans un certain espace. Le choix d'un typage a donc des conséquences sur la structuration de nombreux concepts, et revêt une importance cognitive considérable.

L'effet du typage est de poser des contraintes sur le type des arguments qui peuvent être offerts à la structure. Si l'on opte pour cette logique d'héritage, on peut abandonner l'idée que les concepts contiennent les instructions permettant les interfaces avec la syntaxe et le raisonnement. L'interface syntaxique peut être assurée par des règles opérant sur les patrons conceptuels généraux, par exemple une règle qui transforme le sujet du syntagme verbal, qui est externe dans la structure syntaxique, en argument interne du concept. Une telle règle peut s'écrire, dans le cas d'un verbe transitif, comme suit.



L'expression XP est un syntagme dont la tête est la catégorie syntaxique X0. L'expression S désigne la position de spécifieur du syntagme XP et l'expression CP celle de son complément. Elles correspondent respectivement aux variables conceptuelles E₁, E₂. Ces concepts sont arguments de la variable conceptuelle F de type catégorie. Celle-ci est instanciée avec le concept associé au mot qui occupe la position X0. De même, la production d'inférences peut être réalisée en attachant des règles aux prédicats les plus généraux, exprimant par exemple que d'une structure de type cause on peut logiquement déduire la sous-structure de type événement correspondant à son effet.

Le contrôle de la construction du sens, dans cette optique, n'est pas effectué par des instructions procédurales contenues dans les concepts, mais par des déclarations de contraintes sur les types. Si ces dernières sont suffisamment détaillées, par exemple sous la forme de structures de traits typés, le contrôle de la construction du sens peut être assuré par un mécanisme unique et général, l'unification par appariement sous contraintes. L'illustration suivante présente une hiérarchie de types sémantiques dans une représentation inspirée du formalisme ALE (*Attribute Logic Engine*) qui est un moteur d'unification de structures de traits typés.

prédicat	sous-types	[unaire, binaire]
	traits	[séquence : séquence].
unaire	sous-types	[]
	traits	[argument : entité].
binaire	sous-types	[]
	traits	[argument1 : entité, argument2 : entité].
séquence	sous-types	[]
	traits	[étape1 : situation, étape2 : situation, étape3 : situation].
situation	sous-types	[état, événement, processus, nul]
	traits	[thème : entité].
état	sous-types	[].
événement	sous-types	[].
processus	sous-types	[]
	traits	[cause : entité].
entité	sous-types	[abstrait, concret].
concret	sous-types	[objet, lieu].
objet	sous-types	[animé, inanimé].

Ce fragment de hiérarchie conceptuelle indique comment les types, dans ce formalisme, peuvent se particulariser en sous-types. Par exemple le type entité, par le biais de ses sous-types concret et objet, se particularise en animé et inanimé. La structure interne d'un type est donnée par ses traits. Chaque trait a un nom et un type⁵. Ainsi, le type binaire, censé représenter les prédicats qui admettent deux arguments, est caractérisé par deux traits, *argument1* et *argument2*, qui sont tous deux de type entité. La structure d'un type est héritée par ses sous-types. Ainsi, binaire possède non seulement sa propre structure de traits indiquant la présence de deux arguments, mais également le trait *séquence*, qui représente sa structure temporelle, héritée du type prédicat. Le fait de typer les traits permet d'imposer des contraintes sur les types. Par exemple, le type séquence comporte trois traits *étape1*, *étape2* et *étape3* dont les valeurs sont de type situation. Ce choix contraint la structure temporelle des prédicats en maximum trois situations successives. Pour un verbe comme dormir, les traits *étape2* et *étape3* prendront la valeur nul pour traduire le fait que le concept DORMIR ne comporte qu'une seule étape. Pour réveiller, on pourra utiliser deux des trois étapes, par exemple avec les valeurs respectives des types processus et événement, pour traduire que l'événement du réveil est l'aboutissement d'un processus causal.

Les contraintes posées sur les structures de traits sont cumulatives. Ainsi, les traits du type séquence ne sont soumis qu'à la contrainte d'être du type situation, mais lorsqu'on définit la structure dormir en tant que prédicat, on peut contraindre davantage son trait *étape1* en lui imposant d'être du type état. Illustrons cette possibilité sur le concept TUER, qui peut être défini par la structure suivante.

⁵ Il arrive que l'on donne à un trait le nom de son type, mais il ne s'agit que d'une homonymie de commodité.

structure *mourir* est du même type que la valeur du trait *étape2* dans la structure *tuer*. Il suffit d'étiqueter cette sous-structure pour souligner la parenté entre les deux concepts de départ.

$mort \Rightarrow_{\text{déf}}$
événement, *thème*: animé.

La structure *mort* est ainsi définie comme une spécification du type événement. Le lien entre les concepts *TUER* et *MOURIR* s'effectue alors simplement en remplaçant le type événement par la structure *mort* dans les deux expressions, respectivement dans les valeurs des traits *étape2* et *étape1*. Ce nouveau lien entre les structures temporelles des concepts *TUER* et *MOURIR* permet alors de produire des inférences. Une règle d'inférence générale peut lier un processus causal comme la structure *tuer* à un événement comme la structure *mourir* en unifiant le trait *étape2* de la première structure avec le trait *étape1* de la deuxième. Grâce à l'unification provoquée par cette règle d'inférence, l'entité instanciée dans le deuxième argument du verbe *tuer* se retrouve argument du verbe *mourir*. Le système, grâce à ses structures riches, produit ainsi une inférence correcte portant sur les concepts et leurs arguments.

L'un des avantages des structures de traits est qu'il est facile de les développer ou d'augmenter leur richesse. Nous pouvons ainsi ajouter le trait *manière* au type prédicat. Dans la structure *tuer*, ce trait pourra être instancié par la valeur portée par un adverbe éventuel, par exemple *froidement*, *sauvagement*, *et cætera*. La présence de ce trait, même s'il n'est pas instancié par unification avec un adverbe, impose tout de même une contrainte, celle du type associé au trait. Cette contrainte peut ainsi permettre de proscrire que certains adverbes, comme *gentiment*, puissent être attachés au verbe *tuer*.

Grâce à ce système où les concepts prennent la forme de structures de traits typés, on parvient à exprimer tous les concepts qui correspondent à des assemblages de ces types prédéfinis. Ces types forment une hiérarchie d'héritage dans laquelle sont prosrites circularité et redondance. L'hypothèse de non circularité, qui est à la base de la méthode définitionnelle, revêt ici un caractère technique. Il serait difficile d'identifier les types d'après les traits spécifiés si le système de types présentait des cycles. L'évitement de la redondance, quant à lui, est motivé à la fois sur le plan technique et sur le plan cognitif. Deux structures identiques doivent nécessairement dériver d'un même type. Cependant, une telle exigence conduit à définir de nombreux types intermédiaires sans réalité cognitive.

Pour d'autres formalismes, l'essentiel est de caractériser formellement les concepts, sans poser d'a priori sur d'éventuelles circularités ou redondances. Ces formalismes s'inscrivent dans la méthode que nous avons appelée relationnelle.

Formalismes pour la méthode relationnelle

Les premiers formalismes utilisés en intelligence artificielle pour stocker la connaissance d'un domaine de manière explicite consistaient à mémoriser une liste de règles logiques portant sur des propositions ou des prédicats. Cette technique est adaptée à la production du raisonnement, mais se révèle inadéquate lorsqu'il s'agit de représenter le sens des énoncés du langage. Par exemple, on peut stocker, indépendamment du concept *TUER*, une règle du type suivant.

$tuer(x, y) \supset mourir(y)$.

Toutefois on peut regretter, d'une part, que cette règle ne soit pas une partie intégrante du concept *TUER*, et d'autre part, qu'elle rende imparfaitement l'idée de cause par une implication logique. Pour améliorer la représentation sémantique, il est nécessaire de disposer

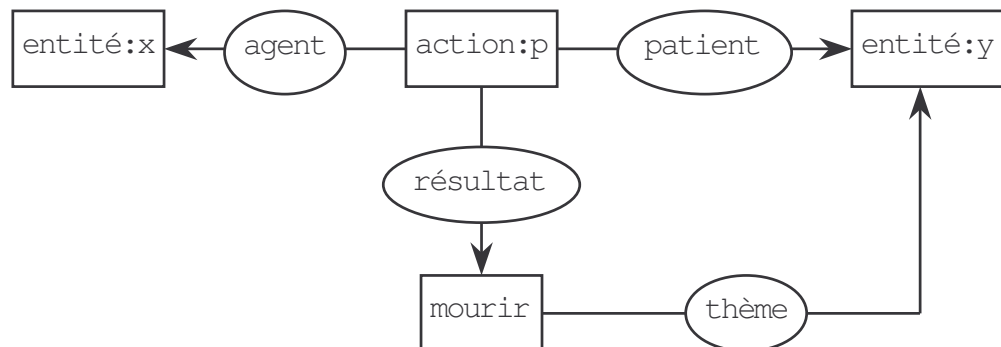
de tout un répertoire de relations entre concepts que la logique n'offre pas⁶. L'idée à la base des réseaux sémantiques consiste à représenter explicitement la mise en relation des concepts. Dans sa forme la plus immédiate, cette approche place les concepts aux nœuds d'un graphe dont les arêtes sont les relations. Un réseau sémantique est un graphe orienté et étiqueté dans lequel les concepts, représentés par les nœuds (les rectangles dans le schéma) sont reliés par des relations qui sont représentées par les arêtes (étiquetées par les ovales dans le schéma).



Un réseau sémantique en tant que tel ne pose aucune autre contrainte sur les concepts que les relations qu'il exprime. L'intérêt de la représentation sous forme de réseau est l'inclusion de chaque concept avec ses liens dans un grand ensemble d'associations conceptuelles. Par exemple, le concept d'ARME est lié au concept de TUER par une relation de type MOYEN, le concept de MOURIR est associé à celui de DEUIL, *et cætera*. Cependant, il s'agit bien d'une représentation moléculaire, dans la mesure où l'on appelle concept un nœud du réseau muni de ses arêtes. Ainsi, tout concept contient une référence explicite à certains autres concepts.

De manière équivalente, on peut appeler concept une portion du réseau incluant tous les nœuds liés à un nœud donné, ainsi que les arêtes internes à cet ensemble de nœuds. Les graphes conceptuels, dans une version élaborée des réseaux conceptuels, peuvent inclure un système de typage et des variables permettant de lier les concepts⁷.

tuer:p



Le typage offre un système d'héritage entre concepts. Ainsi, le type *action* qui porte sur la variable *p* permet d'exprimer le fait que le concept *tuer* est une instance du concept *action*. Le typage reste dans l'esprit des réseaux conceptuels. Il remplace une arête étiquetée *instance* qui pointerait vers le nœud parent, ce qui permet d'alléger la représentation schématique.

Les aspects statiques d'un graphe conceptuel peuvent être rendus dans une écriture logique dans un système de premier ordre typé.

$[tuer:p] : [action:p] \& [entité:x] \& [entité:y] \& [mourir:q];$
 $agent(x,p) \& patient(y,p) \& résultat(q,p) \& thème(y,q).$

⁶ Les réseaux sémantiques qui sont décrits ici peuvent être ramenés à un ensemble de règles logiques. Cependant, ils offrent une description des relations conceptuelles plus proche de l'intuition. De plus, ils peuvent être utilisés comme un graphe pour propager des associations.

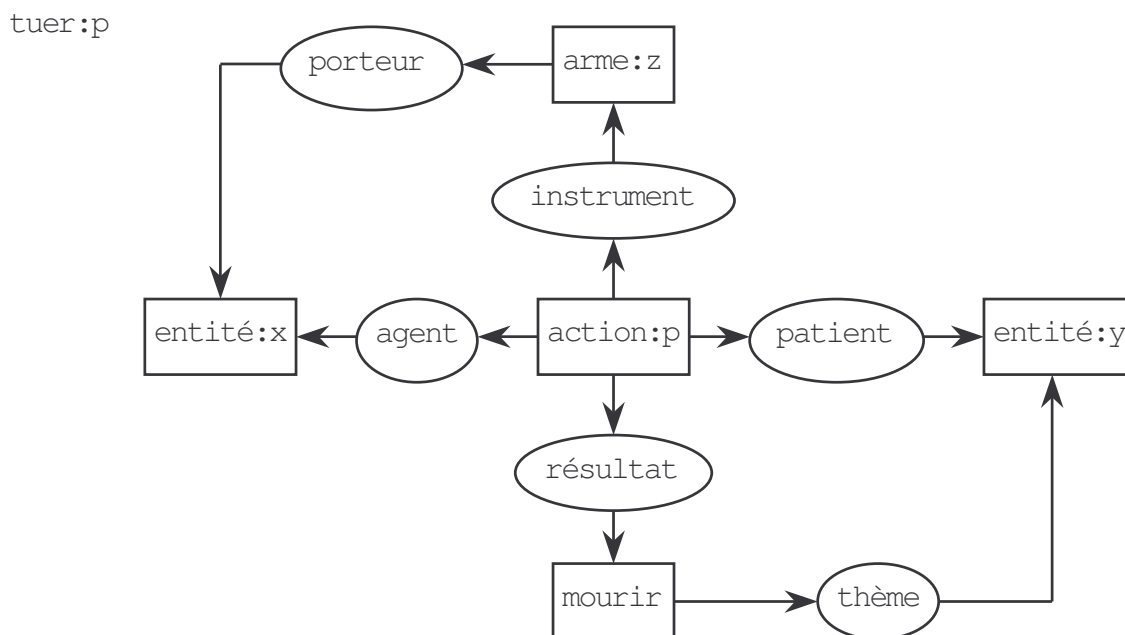
⁷ Le mot graphe conceptuel est parfois utilisé dans un sens différent, pour parler de la représentation d'une phrase.

Sous cette forme, caractériser le concept TUER apparaît comme définir un nouveau type qu'une variable peut prendre. La liaison avec d'autres concepts, par exemple le concept MOURIR, est exprimée par l'intermédiaire des variables p et q qui interviennent séparément dans la partie typage de la clause, sous les types `tuer` et `mourir`, et conjointement dans la partie condition de la clause, dans la relation `résultat`. Le concept MOURIR peut à son tour recevoir une mise en relation du même type.

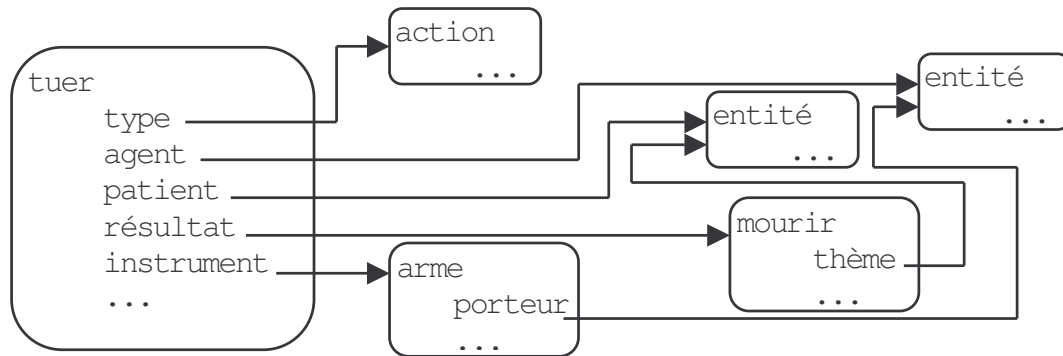
[mourir:p]: [événement:p] & [entité:x] & [vie:e₁] & [mort:e₂];
thème(x,p) & antérieur(e₁,p) & ultérieur(e₂,p).

Le typage permet ainsi de respecter le principe de constituance lexicale, puisque ici la définition du type `mourir` fait partie intégrante de la définition du type `tuer`. Notons que ce n'était pas le cas avec les définitions déclaratives plates qui n'offraient que des liaisons par partage de variables.

Le schéma précédent offre ce que l'on peut appeler le graphe canonique du concept TUER. Si l'on réduit le réseau conceptuel à un ensemble de définitions canoniques, il ne manque que la contrainte de non circularité pour retomber dans un système définitionnel. En réalité, un graphe conceptuel peut offrir bien plus. Par exemple, il peut contenir des relations dont la validité est celle de la typicité.



Ce schéma du verbe `tuer` présente des aspects non nécessaires. Il décrit les situations typiques qui tombent sous le concept TUER. Pour cette raison, la transcription statique de ces schémas fait souvent appel, non à des relations logiques d'arité fixe, mais à des structures pouvant admettre un nombre variable d'éléments comme celle qu'offrent les langages de trames. La trame liée au concept TUER peut être décrite comme suit.



La différence fondamentale entre ce type de présentation et l'écriture logique est qu'ici, ce sont les relations qui sont attachées aux concepts plutôt que l'inverse⁸. Ainsi le concept TUER est représenté par une trame au sein de laquelle des liens pointent vers d'autres trames. Ces liens expriment des relations avec d'autres concepts. La relation la plus simple est la relation d'instanciation, indiquée par le lien *type*. La relation entre les concepts TUER et MOURIR est décrite par le lien *résultat* dans la trame *tuer* qui pointe vers la trame *mourir*. De plus le lien *patient* de la trame *tuer* pointe vers la trame *entité*, qui est par ailleurs pointé par le lien *thème* de la trame *mourir*. Cette dernière peut être décrite à son tour comme suit.

```

mourir:
  type → événement;
  thème → entité (1);
  antérieur → [vie:
                type → état;
                thème → [animé:
                          type → entité (1)]];
  ultérieur → [mort:
                type → état;
                thème → [inanimé:
                          type → entité (1)]];
  circonstance → vieillesse;
  etc.
    
```

La notion de lien, contrairement à celle de trait, n'évoque pas l'idée de nécessité. Les liens typiques sont toujours présents. D'autres, moins typiques, peuvent être déclenchés par le contexte. Dans la plupart des contextes, le concept TUER est en relation avec le concept MOURIR, si bien que l'évocation du premier déclenche le deuxième par le lien *résultat*. Le lien *instrument*, moins typique, est importé par la présence d'une préposition comme *par*. De la même façon, la présence d'un adverbe, dans le contexte, amènera un lien *manière*. Ce mécanisme qui permet l'adjonction de nouveaux liens par les mots du contexte est à contraster avec le mécanisme d'unification qui opérait sur les structures de traits. Les traits agissent comme des contraintes, ils doivent tous être présents dès le départ. Dans un langage de trames, les liens ne posent pas de contraintes, mais offrent des possibilités. Non seulement ces liens sont internes aux concepts, mais c'est aussi le cas des procédures qui règlent la

⁸ En Prolog par exemple, un réseau sémantique sera stocké sous formes de règles du type `sorte_de(albatros,oiseau)`, alors qu'un système de trames comportera des déclarations du type `albatros(sorte_de,oiseau)`. Dans le premier cas, c'est la relation qui est mise en avant, alors que dans le second cas c'est le concept.

compositionnalité. Ainsi, la présence d'un adjectif déclenche une procédure de cet adjectif qui adjoint un lien manière à la trame tuer. Cette possibilité des concepts de se modifier mutuellement dans la composition est due à la possibilité offerte, comme dans les langages informatiques à objets, de doter les objets de procédures capables d'agir sur eux-mêmes ou de déclencher des procédures dans un autre objet.

La méthode relationnelle s'oppose à la méthode définitionnelle surtout par sa motivation qui privilégie l'expressivité au détriment du souci d'évitement de la circularité et de la redondance. Il est intéressant, toutefois, de détailler leurs ressemblances et les aspects qui les opposent.

Convergences et divergences au sein de l'approche moléculaire

La méthode définitionnelle et la méthode relationnelle se rejoignent sur bien des points. Ce sont deux manières de conférer une structure symbolique aux concepts. Toutes deux présentent la flexibilité qui permet de remplacer les valeurs binaires par des pondérations représentant, par exemple, des coefficients de probabilité ou de plausibilité. De telles techniques numériques sont motivées par le souci d'introduire, au sein de formalismes conçus au départ pour gérer des valeurs binaires, le flou que l'on constate dans l'ambiguïté des langues naturelles.

Les deux approches utilisées pour représenter la connaissance conceptuelle sont souvent interchangeables. Nous avons vu comment la représentation des relations nécessaires d'un graphe conceptuel peut conduire à un catalogue de définitions. Plus généralement, on peut toujours réduire différentes portions d'un graphe de relations pour en faire des arbres qui seront lus comme des structures de traits. Ce faisant, en privilégiant un parcours du graphe pour convertir celui-ci localement en arbre, on perd bien entendu une partie de l'information, notamment la distance entre les nœuds.

Une autre manière de concevoir la conversion d'une représentation relationnelle en une représentation définitionnelle consiste à se placer dans le cadre des théories. Une théorie est censée résumer la connaissance propre à un domaine limité. Elle regroupe un certain nombre de dépendances au sein d'un ensemble limité de concepts. On produit une définition pour certains termes d'une théorie donnée, considérés comme nouveaux, en rassemblant les dépendances qu'ils entretiennent avec les autres termes de la théorie. Ce processus, connu sous le nom de ramsification, consiste à remplacer les occurrences d'un nouveau terme par une variable dans l'ensemble des dépendances qui constituent la théorie, et à ajouter une quantification existentielle sur cette variable. On introduit ainsi une précédence implicite de tous les autres termes de la théorie par rapport au nouveau terme défini. Il est possible d'itérer ce processus pour plusieurs termes de la théorie, ce qui conduit à une expression logique à plusieurs variables. Notons toutefois que si l'on effectue ce traitement pour tous les concepts, il ne reste plus que la structure logique de la théorie qui fournit une seule définition, trop générale pour présenter un intérêt.

Nous pouvons cependant opposer les formalismes des deux méthodes sur la question cruciale de la constituance lexicale, selon laquelle les structures conceptuelles liées aux concepts lexicaux contiennent, littéralement, d'autres structures conceptuelles. Une technique définitionnelle comme les descriptions fonctionnelles offre la constituance de manière naturelle. La définition fonctionnelle d'un concept contient d'autres concepts, si bien que l'on peut remplacer le concept MOURIR par sa définition dans la définition du concept TUER sans changer le comportement de ce dernier. D'un autre côté, une technique comme les langages de trames est naturellement sans constituance : un concept comporte la référence à d'autres concepts, mais n'inclut pas ces concepts. Toutefois, certains formalismes définitionnels, par exemple les descriptions logiques plates, peuvent être dépourvus de constituance.

Inversement, on peut imaginer des formalismes relationnels avec constituance, si les concepts sont identifiés non à des nœuds, mais à des sous-graphes.

La différence essentielle entre la méthode définitionnelle et la méthode relationnelle concerne le caractère potentiellement holistique de la seconde. Par construction, grâce à l'hypothèse de non circularité, un système définitionnel fournit des définitions locales pour les concepts, puisque chaque concept est défini au maximum en fonction des seuls concepts définis avant lui. Dans la méthode relationnelle, il n'existe aucune garantie que l'on puisse isoler une portion du réseau des relations pour produire l'équivalent d'une définition. La notion de théorie n'offre pas le critère de délimitation voulu. Au contraire, l'exemple des théories scientifiques montre que les théories ont tendance à s'interconnecter. S'il n'existe pas de critère de délimitation, les relations qui partent d'un concept donné percolent dans l'ensemble des connaissances conceptuelles disponibles. Ainsi, la méthode relationnelle, en s'exposant au holisme, s'interdit de produire des descriptions utilisables pour les concepts, ce qui est précisément ce que la méthode définitionnelle s'attache à fournir.

Dans ce qui suit, nous allons tour à tour considérer les avantages et les inconvénients qui peuvent être tirés d'une représentation moléculaire des concepts lexicaux, en observant que ces deux aspects sont à la mesure l'un de l'autre.

7.3. Les atouts de l'approche moléculariste

L'un des principaux problèmes qu'une théorie computationnelle de la sémantique se doit de résoudre est celui de la systématité. Certaines combinaisons de mots produisent des résultats sémantiques prévisibles. Les phrases *il a tué le chat*, *il a tué le chien*, *il a tué le cheval*, *et cætera* produisent des pensées qui ne sont pas sans rapport entre elles. Le rapport entre ces phrases se constate par exemple dans le fait que cet ensemble de phrases peut être mis en correspondance avec l'ensemble des phrases *le chien est mort*, *le chat est mort*, *le cheval est mort*, *et cætera*. Attribuer la propriété de systématité à la sémantique revient à dire que la ressemblance sémantique entre les phrases de notre exemple n'est pas due à une analogie approximative, mais est le résultat d'une composition par un mécanisme qui présente la bonne propriété d'être clos pour certaines opérations de substitution qui préservent la "classe sémantique" des objets substitués. Comme nous allons le vérifier, l'hypothèse moléculariste est un moyen élégant et radical pour rendre compte de la systématité.

L'explication de la systématité des constructions sémantiques, dans le cadre de l'hypothèse du mentalais, passe par une certaine conception de la compositionnalité. Le principe de compositionnalité stipule que le sens d'une phrase peut être entièrement calculé à partir du sens de ses mots. Nous avons exprimé cette idée à partir de la fonction $\mathbf{f}()$ qui calcule le sens d'une expression langagière composée en attachant un sens s_i à chaque élément m_i de cette expression. Ainsi le sens d'une suite de mots (m_1, m_2, \dots, m_k) est le résultat de la construction $\mathbf{f}(s_1, s_2, \dots, s_k)$. La fonction $\mathbf{f}()$ tient compte de sa structure grammaticale pour produire le sens d'un énoncé. L'observation de phénomènes sémantiques systématiques suggère la possibilité de la réécriture de cette fonction à l'aide de fonctions régulières du type $\mathbf{g}_{s_1, s_2, \dots, s_{k-1}}(s_k)$. Pour donner une forme à ces fonctions, l'hypothèse de constituance paraît particulièrement naturelle. Selon cette hypothèse, l'élément s_k occupe une place dans une structure associée à $\mathbf{g}_{s_1, s_2, \dots, s_{k-1}}$, ce qui permet de rendre compte facilement des effets limités des substitutions. Ainsi, les sens associés aux phrases *il a tué le chien* et *il a tué le chat* correspondent à une même structure, simplement l'une comporte le concept CHIEN à l'endroit où l'autre fait figurer le concept CHAT. Si l'on répète le même raisonnement pour les différentes représentations sémantiques s_i qui offrent des phénomènes systématiques, on

arrive inévitablement à concevoir le sens associé à un énoncé comme une structure moléculaire, c'est-à-dire comme un assemblage récursif dans lequel chacun des éléments s_i trouve sa place. Ainsi, dans une analyse fondée sur le principe de constituance, la ressemblance sémantique entre les deux phrases de notre exemple résulte de la présence, dans chacune des représentations conceptuelles associées, du même concept TUER. Dans cette perspective, il est possible de re-formuler le calcul du sens par l'équation suivante.

$$\mathbf{s}(m_1, m_2, \dots, m_k) = \mathbf{g}_{S_i}(s_2, s_3, \dots, s_k)$$

Si l'on reproduit le raisonnement concernant le comportement systématique de certains énoncés pour l'appliquer aux mots eux-mêmes, par exemple l'aspect causal systématique évoqué par les verbes tuer, licencier, bousculer, *et cætera*, on arrive à une conclusion similaire, selon laquelle le sens des concepts lexicaux est lui aussi moléculaire. Le comportement sémantique des mots de notre exemple serait ainsi dû à la présence, comme constituant des concepts correspondants, du même concept CAUSE. Il est donc naturel de prolonger le principe de constituance sans tenir compte de la frontière des mots, en adoptant un principe de constituance lexicale qui étend l'hypothèse de constituance concernant les représentations sémantiques associées aux énoncés. Ainsi, dans cette optique, les effets systématiques attachés à la construction il a tué ... proviennent non seulement de la présence du concept TUER dans la structure sémantique associée, mais s'expliquent par la structure interne (causale, événementielle, *et cætera*) de ce concept.

Le corollaire de l'hypothèse de constituance lexicale est que toute représentation sémantique est décomposable, à l'instar des molécules chimiques que l'on peut décomposer en d'autres molécules plus simples, jusqu'au niveau de base où l'on s'attend à trouver les atomes de sens.

Le fait de postuler une structure interne pour les concepts lexicaux est une solution efficace pour résoudre le problème des combinaisons systématiques. Chaque concept est une structure pouvant posséder des "places" vides. Ces places sont comblées, étape par étape, par la fonction $\mathbf{f}()$ lors du décodage syntaxique. En fondant le mécanisme de construction du sens sur la combinaison de structures, on explique du même coup la compositionnalité et la systématisme. Cette dernière, lorsqu'elle peut être observée, s'explique très simplement par le fait que la substitution d'un mot par un autre laisse l'essentiel de la structure invariante, puisque cette structure est "apportée" par les autres mots.

L'approche moléculariste - compositionnelle (MC) de la construction du sens que nous venons d'esquisser présente d'autres caractéristiques notables. La première est une caractéristique que l'on peut qualifier d'esthétique. En postulant l'existence de structures récursives pour les concepts lexicaux, l'approche MC ne pose pas de différence de nature entre la structure du sens des énoncés et celle des concepts eux-mêmes. Autrement dit, il n'y a pas de frontière sémantique liée au caractère lexical ou non lexical d'une expression linguistique. La structure interne du concept lexical TUER réapparaît dans la représentation conceptuelle associée à la phrase il a tué le chat. Elle est simplement instanciée, complétée par exemple par le concept CHAT. L'approche MC ne postule donc qu'un seul type de représentation structurée qui sert à la fois à stocker la signification des concepts lexicaux et à représenter le sens des énoncés.

Une deuxième caractéristique importante de l'approche MC est qu'elle fait supporter l'essentiel de la complexité sémantique aux structures, pour ne postuler que des mécanismes d'une grande simplicité. Par exemple, si l'on utilise une représentation à base de structures de traits typés, la composition s'effectue par le seul mécanisme d'unification. L'information qui permet le calcul du sens est entièrement contenue dans la structure des concepts lexicaux. Il n'y a idéalement aucune règle sémantique, aucun opérateur global affectant le sens. C'est l'ensemble des contraintes inscrites dans les structures qui dirige la combinatoire du sens, et

la dynamique se résume à la seule procédure d'unification entre structures. La même idée de simplification des mécanismes sémantiques généraux du fait de l'enrichissement des structures existe dans les modèles à base de trames. Les structures conceptuelles contiennent en elles-mêmes des procédures qui sont déclenchées au moment opportun, lors de l'adjonction des trames due au décodage syntaxique.

L'approche MC présente aussi l'intérêt d'offrir un traitement des appariements sémantiques inappropriés. Les combinaisons inacceptables sont repérées soit dynamiquement, par l'échec de la procédure générale d'appariement, soit statiquement par leur caractère mal structuré. Dans les deux cas, il est facile d'envisager un traitement graduel de l'erreur. Cette gradualité reproduit celle du jugement sémantique spontané. Elle permet aussi de traiter les métaphores. Une métaphore est analysée comme une erreur d'appariement dont les conséquences structurelles restent de portée limitée.

Ajoutons à l'attrait de l'approche moléculaire - compositionnelle que le calcul sémantique qu'elle offre s'interface parfaitement avec celui des relations syntaxiques, au point que dans certaines approches, rien ne permet de les distinguer⁹. En particulier, il est facile d'utiliser les indications grammaticales au sein de la phrase pour guider la composition sémantique. De plus, comme ces calculs d'appariement sont essentiellement des calculs locaux, la construction sémantique peut s'effectuer en parallèle avec la construction syntaxique, ce qui représente un avantage considérable.

La même remarque peut être faite en ce qui concerne l'interface avec le système inférentiel. Par exemple, il est possible de déduire de la structure du concept TUER le fait que l'entité désignée par le complément du verbe tuer cesse d'être en vie. Ces inférences sont produites directement à partir des structures, sans qu'il soit nécessaire de construire une base de règles indépendante.

Mentionnons enfin que le fait d'associer une structure déterminée à chaque concept lexical permet d'envisager une variété de mécanismes d'apprentissage. Les méthodes de l'apprentissage symbolique automatique, qu'elles soient inductives ou déductives, sont toutes définies sur des structures (CF. ANNEXE). Par exemple, l'appariement entre deux structures permet de produire, par induction, une nouvelle structure qui les subsume et qui constitue la moins générale des généralisations possibles. Ces méthodes fournissent autant de modèles pour expliquer l'acquisition des concepts au cours de l'ontogenèse.

Malgré ces atouts apparemment décisifs, l'approche moléculaire présente des défauts qui vont se révéler rédhibitoires, comme nous allons le voir, dans le cadre d'une modélisation cognitive de la compétence langagière.

7.4. Les limites de l'approche moléculaire

L'intérêt, tant pratique que théorique, de l'approche moléculaire de la représentation des concepts semble indiscutable, voire décisif. Pourtant, nous sommes amenée à remettre en question la plausibilité cognitive des structures postulées par cette approche, et même leur validité en tant que moyen de représenter le sens.

Problèmes de la méthode définitionnelle

La méthode définitionnelle aborde l'entreprise de la sémantique lexicale d'une manière directe et ambitieuse, en tentant d'élaborer un catalogue de définitions. Cette démarche

⁹ Une pratique courante consiste à regrouper sous le même attribut *syn-sem* l'ensemble des informations relatives à la syntaxe (comme la catégorie syntaxique, le genre ou l'aspect) et ceux qui sont relatifs à la sémantique (comme la structure temporelle, la sous-catégorisation des compléments ou la quantification).

suppose que les concepts soient ordonnés dans un treillis, chaque concept étant défini, directement ou indirectement, en fonction de tous les concepts qui lui sont antérieurs, si bien que la complexité des définitions croît le long de chaque branche du treillis. Le concept MOURIR est ainsi antérieur au concept TUER, car il entre dans la définition de ce dernier. L'aboutissement de l'entreprise nécessite un choix plausible d'un nombre limité de concepts simples et primitifs. Le concept ÉVÉNEMENT serait un concept simple, du fait que sa structure est supposée atomique, et serait un concept primitif, du fait que son ancrage est considéré comme immédiat. Or cette hypothèse de treillis définitionnel a des conséquences qui se révèlent problématiques, tant en ce qui concerne ses éléments de base que ses constructions complexes.

Le premier problème concerne l'absence de critère permettant de décider de la précédence définitionnelle. La précédence est essentielle si l'on veut éviter les circularités qui seraient fatales à l'entreprise. En mathématique, le choix de précédence n'est dicté que par des considérations techniques et l'existence de plusieurs ordres possibles est parfaitement acceptable. Lorsque l'on fait de la modélisation cognitive, en revanche, on ne peut se satisfaire d'un choix arbitraire. On pourrait penser que si la précédence définitionnelle a une existence cognitive, on doit en voir la manifestation éclatante dans les dictionnaires, qui résultent de l'activité cumulée de lexicographes humains soucieux d'organiser de manière systématique leurs intuitions concernant la définition des concepts. Or, le respect de la précédence n'est qu'un souci marginal dans le savoir-faire des lexicographes. Dans Le Robert le mot liberté est défini par référence au mot contrainte : "possibilité d'agir sans contrainte", alors que la définition du mot contrainte inclut le mot liberté : "l'entrave à la liberté d'action". Peut-on décider de la précédence définitionnelle entre les deux mots liberté et contrainte ? Bien entendu, les structures conceptuelles, dans la mesure où elles ont une réalité cognitive, n'ont peut-être que peu de rapport avec les descriptions d'un dictionnaire d'usage courant. Il n'en reste pas moins que la plausibilité d'un système de définitions conceptuelles repose de manière cruciale sur l'existence d'un critère de précédence. Or, un tel critère est généralement absent des théories concernées. La plupart des théories définitionnelles se contentent de déclarer un certain nombre de concepts comme simples et développent, pour définir les autres concepts, un ensemble de structures construites à l'aide de ces concepts simples. Un tel système ne supprime les ambiguïtés de précédence que par des choix arbitraires. Aucun critère de simplicité ou de généralité n'est proposé pour décider, par exemple, que la liberté est une absence de contrainte plutôt que l'inverse. On souhaiterait disposer d'un critère empirique, fourni par la psychologie, permettant de conclure qu'un concept B est plus complexe qu'un concept A, si bien que le concept B ne peut pas entrer dans la définition du concept A. Inversement, si le concept B est défini à partir du concept A, on s'attend à des manifestations comportementales attestant du fait que le concept B est une représentation mentale plus complexe à manipuler que le concept A, ce qui permettrait de conforter le choix de précédence. Malheureusement, la psychologie semble ne rien fournir de tel.

La méthode définitionnelle prévoit que les concepts sont d'inégale complexité, puisque certains d'entre eux en incluent d'autres en tant que composants définitionnels. Or, cette complexité définitionnelle ne se traduit par aucun effet décelable au niveau comportemental. Il serait naturel de s'attendre à ce que l'acquisition des concepts s'effectue selon des degrés croissants de complexité au cours de l'ontogenèse. Pourtant, bien que dans la plupart des théories, les concepts supposés les plus simples soient aussi les plus généraux et les plus abstraits, ce sont ceux qui sont maîtrisés le plus tard. De plus, les jeunes enfants produisent facilement des concepts leur permettant de discriminer les objets, par exemple un train électrique d'un train automoteur, alors qu'ils acquièrent plus difficilement les concepts leur permettant de catégoriser les objets par généralisation. Or, dans les modèles courants de l'apprentissage symbolique, la discrimination passe par une complexification, alors que la

généralisation est obtenue par une simplification (CF. ANNEXE). En outre, la discrimination suppose un critère permettant de sélectionner les caractéristiques pertinentes qui doivent être retenues pour différencier les objets, alors que la généralisation peut être réalisée sur les définitions d'après des critères formels généraux. Si les définitions, et les modèles symboliques qui expliquent leur acquisition, constituent une image plausible de l'établissement du système conceptuel humain, la priorité ontogénétique de la discrimination reste inexpliquée.

Le problème de la complexité définitionnelle concerne non seulement l'acquisition des concepts, mais également leur manipulation lors de l'interprétation des énoncés linguistiques et lors de la production des inférences. Les concepts les plus dérivés dans le treillis des définitions devraient normalement nécessiter un temps de traitement plus important. Ces différences de temps de traitement devraient même pouvoir servir de base à une vérification empirique de la précedence définitionnelle. Or, aucune corrélation n'a pu être mise en évidence entre la complexité supposée de telle ou telle définition et le temps de réaction dans des tâches où les concepts correspondants doivent être manipulés (FODOR & GARRETT & WALKER & PARKES 1980 [38]).

La difficulté inhérente à la méthode définitionnelle réside dans la priorité donnée au mécanisme combinatoire. Ce mécanisme engendre des combinaisons conceptuelles, de complexité croissante, qui sont attribuées à des mots. Non seulement ce modèle explique mal les modes d'acquisition et de manipulation des concepts, comme nous venons de le voir, mais c'est la conception même du système combinatoire qui est problématiques.

La combinatoire définitionnelle, interne au système conceptuel, peut produire une infinité potentielle de concepts dont très peu auront une utilité. Au nom de quel principe doit-on décider si une construction conceptuelle possède une réalité cognitive ? Il est nécessaire de disposer d'un critère de vraisemblance cognitive qui filtre les constructions conceptuelles pour ne retenir que celles qui peuvent jouer un rôle représentationnel, langagier ou inférentiel¹⁰. Une première idée consiste à considérer l'interface du système conceptuel avec la perception. Dans une vision réaliste, ce critère est externe et correspond à l'existence d'une référence dans le monde. Ce genre de critère étant à la fois indisponible et trop limitatif, il est légitime de se tourner vers la deuxième interface du système conceptuel, le langage. Cette solution a aussi ses limites. Ce n'est pas parce qu'une expression "se dit" ou "ne se dit pas" dans une langue donnée que la structure conceptuelle correspondant à cette expression peut, ou ne peut pas, être pensée. Ainsi, un persanophone dira jouer avec le Brésil là où un francophone dira jouer contre le Brésil ou même, en français contemporain, jouer le Brésil. Si ces expressions évoquent des représentations sémantiques similaires chez les locuteurs concernés, il faut expliquer comment, dans une conception compositionnelle, les prépositions avec, contre et l'absence de préposition peuvent avoir le même effet sémantique. On peut bien entendu postuler qu'il existe un concept AVEC-1, différent du concept AVEC standard, qui aurait un sens proche du concept CONTRE. Ou encore que la forme transitive du verbe jouer renvoie à un concept JOUER-1 différent du concept JOUER standard. On voit mal, dans une perspective définitionnelle produisant des structures qui reflètent le sens des mots effectivement présents dans la phrase, comment éviter ce genre d'hypothèse invérifiable et peu parcimonieuse. Une autre solution consisterait à dire que les locuteurs qui emploient les prépositions avec, contre ou la forme transitive du verbe jouer ne forment pas la même conceptualisation. Cette position est difficile à tenir, dans la mesure où ces différents locuteurs, toutes choses égales par ailleurs, vont produire exactement les mêmes

¹⁰ Les expressions d'une langue humaine obtiennent leur bonne formation du consensus de la communauté linguistique correspondante. Lorsqu'il s'agit du mentalais, le langage mental universel, le postulat de la bonne formation d'une construction plutôt qu'une autre doit être justifié par un critère cognitif.

inférences¹¹. Une troisième solution consiste précisément à considérer la troisième interface du système conceptuel, celle qui permet de produire des inférences. Ainsi, il peut être envisagé d'appliquer la théorie de la pertinence pour filtrer les représentations sémantiques dignes d'intérêt : ce serait celles qui occasionnent la production d'inférences. Utiliser le critère de pertinence de cette manière présente l'inconvénient d'être *post hoc*, car la production d'inférences à partir d'une représentation sémantique présuppose l'existence cognitive de cette représentation. Ce n'est donc pas du côté des interfaces qu'il faut chercher le critère de plausibilité cognitive des constructions conceptuelles. Le problème de la méthode définitionnelle est qu'elle n'offre pas de moyen formel pour isoler les constructions conceptuelles possibles parmi toutes celles que le modèle peut proposer. Rien n'empêche le système de tourner à vide et de produire des constructions aberrantes.

L'absence de critère de vraisemblance cognitive concerne également les éléments conceptuels introduits pour expliquer la systématique de certains phénomènes. La systématique des combinaisons et des inférences est expliquée par la ressemblance structurelle des concepts lexicaux mis en jeu. Inversement, l'existence de la systématique exige que cette ressemblance entre structures ne soit pas fortuite, qu'elle résulte d'un mécanisme d'héritage. Il faut donc partir à la recherche de ce qui, dans une famille de concepts, provoque leur comportement systématique. Or, là encore, le risque existe que soient postulées des entités conceptuelles abstraites dont le statut cognitif est peu vraisemblable. Considérons les paires suivantes.

Il croit les enfants. / Il croit les enfants malades.
Il voit les enfants. / Il voit les enfants malades.

Dans chaque paire, le syntagme *les enfants* peut avoir le statut d'argument du verbe. Cependant, les phrases de droites sont ambiguës. Considérons la lecture dans laquelle le syntagme *les enfants* est sujet de l'adjectif *malade*. Dans ce cas, le syntagme *les enfants* cesse d'être argument du verbe. Il ne s'agit plus de croire la parole des enfants, mais de croire qu'ils sont malades. Certains auteurs expliquent ce type de comportement des verbes en ajoutant un attribut à leur définition. Ainsi, les verbes *croire* ou *voir* auront un attribut "montée d'argument" qui leur permet d'accepter comme complément syntaxique un syntagme qui n'est pas un argument sémantique. Ce comportement est manifeste quand le verbe n'a pas de rôle disponible pour un complément d'objet.

*Il suppose les enfants. / Il suppose les enfants malades. / Il les suppose malades.

D'autres verbes ne posséderont pas cet attribut, ce qui explique les exemples suivants, où dans les phrases de droites la lecture selon laquelle le syntagme *les enfants* est sujet de l'adjectif *malade* est incorrecte.

Il nourrit les enfants. / Il nourrit les enfants malades.
Il rappelle les enfants. / Il rappelle les enfants malades.

Dans le cas de certains verbes, pour lesquels cette lecture est parfaitement acceptable, le choix est moins net, comme si une double lecture était possible.

Il imagine les enfants. / Il imagine les enfants malades.
Il dessine les enfants. / Il dessine les enfants malades.

¹¹ Ce point serait systématiquement mis en doute, quel que soit l'exemple choisi, si l'on se plaçait dans une version extrême du relativisme culturel. Une telle position, que l'on pourrait baptiser solipsisme culturel, décréterait que la communication n'est possible qu'au sein d'une même culture. Nous n'abordons pas cette discussion ici.

Dans ces phrases, le syntagme *les enfants* semble pouvoir être à la fois argument du verbe et argument de l'adjectif : il dessine les enfants et il dessine la situation dans laquelle les enfants sont malades. Il est donc nécessaire d'introduire un nouvel attribut sémantique pour distinguer ces cas des précédents, par exemple "montée partielle d'argument", qui serait possédé par des concepts comme IMAGINER ou DESSINER. Il semble difficile d'expliquer le comportement différent de ces verbes dans la méthode définitionnelle sans introduire quelque attribut sémantique abstrait. Or, un tel attribut risque d'être inintelligible. La plausibilité d'un attribut comme "comestible", introduit pour expliquer l'opposition entre les phrases *il mange la pomme* et **il mange la porte*, peut être envisagée sans problème, car un tel attribut concret s'interprète également par rapport à la perception et à la production d'inférences. Une catégorie sémantique abstraite comme l'attribut "montée d'argument" ne correspond à rien de perceptif qui puisse la rendre intelligible. La même situation existe en syntaxe, par exemple avec l'introduction d'entités invisibles comme les traces. Pour justifier l'existence des traces laissées par le mouvement des syntagmes, les syntacticiens montrent qu'elles expliquent des phénomènes visibles comme l'accord du participe passé. L'existence d'éléments sémantiques abstraits demande le même effort de justification, avec la différence qu'il s'agit d'hypothèses particulières concernant des classes restreintes de mots, contrairement aux traces en syntaxe qui constituent une hypothèse générale. Le problème, encore une fois, est l'absence de critère de vraisemblance cognitive. La méthode définitionnelle peut aisément expliquer tous les phénomènes langagiers, mais le risque est de postuler une quantité d'éléments sémantiques dépourvus de vraisemblance et d'intelligibilité. De plus, l'explication ainsi obtenue est de portée limitée, car elle n'enlève rien au mystère du comportement sémantique irréductible des éléments conceptuels de base qui sous-tend celui des structures.

Le comportement systématique de certaines classes de concepts dans des contextes différents est expliqué par la présence, dans les structures de ces concepts, d'un élément commun. Il s'agit sans doute là de la principale force des structures moléculaires en sémantique. Pourtant, cette solution laisse de côté un aspect fondamental du problème de l'invariance inter-contextuelle. Un élément comme "montée d'argument" explique le comportement systématique de tous les concepts qui le possèdent, mais comment expliquer son propre comportement systématique par rapport à ses arguments ? Nos exemples auraient fonctionné tout aussi bien si les expressions *enfants* et *malades* étaient remplacés respectivement par celles de *lacs* et *poissonneux*, ou encore par celles de *cyclamens* et *fanés*. Si l'élément "montée d'argument" est atomique, son comportement systématique reste inexplicable. Dans ce cas, c'est l'atout principal des structures qui s'effondre. Si le trait n'est pas atomique, on tombe sur un problème de régression, car il faudra bien *in fine* expliquer l'origine du comportement systématique par des propriétés non structurelles (FODOR 1998 [37]). On constate que le programme de la méthode définitionnelle, qui est d'expliquer l'ensemble des phénomènes sémantiques systématiques en considérant que les concepts sont des représentations fortement structurées, ne tient pas ses promesses. Une bonne partie du comportement sémantique des concepts ne provient pas des structures elles-mêmes, mais des éléments irréductibles qui les constituent.

La méthode définitionnelle repose sur la possibilité d'élaborer des structures complexes à partir d'un ensemble limité de concepts, inanalysables en termes d'autres concepts, les concepts primitifs. L'un des problèmes de cette méthode, qui n'est pas des moindres, concerne le statut de ces concepts primitifs. L'absence de consensus sur leur nature démontre que nous ne disposons pas de critère d'élimination clair permettant d'isoler ceux qui font partie de la liste. Contrairement à la chimie ou à la physique corpusculaire, dans lesquelles il existe des phénomènes permettant de conclure à la non atomicité de certains objets, on ne sait pas comment tester l'atomicité des concepts candidats pour être primitifs. Est-ce que le concept COULEUR est un concept primitif qui entre dans la structure du concept ROUGE, ou est-ce

l'inverse ? On pourrait penser que les concepts primitifs sont ceux pour lesquels les individus sont incapables de fournir une définition. Or, il semble que ce cas ne se présente jamais ! Comme le montre l'exemple des dictionnaires, le fait de tolérer la circularité permet de trouver une description pour n'importe quel mot. Dans des domaines circonscrits, certains concepts peuvent ne nécessiter aucune définition. Ainsi, en ébénisterie, il n'est pas besoin de définir le concept d'arbre. Cependant, ce caractère pseudo-primitif de certains concepts varie considérablement selon le contexte. Il semble que la capacité spontanée qui permet à chacun de former une définition dans un contexte donné corresponde à un processus complexe de nature inférentiel. Il ne consiste pas, dans la plupart des cas, à expliciter une définition stockée en mémoire. Même dans ce dernier cas, l'incohérence dans la précédence laisse peu d'espoir de découvrir la liste des concepts primitifs par introspection.

L'absence d'intuition fiable concernant les concepts simples se révèle aussi à propos de leur statut linguistique. Nous ne savons pas si ces concepts simples, dépourvus de définition, sont des concepts lexicaux, ou si à l'inverse il s'agit de concepts ineffables. Dans le premier cas, il existe potentiellement un mot m_i qui renvoie de manière non ambiguë à chacun de ces concepts primitifs p_i . L'emploi du mot m_i dans des constructions linguistiques provoque alors systématiquement l'inclusion du concept p_i dans le sens construit. Ainsi, si le concept CAUSE est considéré comme primitif, on doit pouvoir trouver un mot, le mot *cause* ou un autre, qui permette d'énoncer le concept CAUSE dans tous les contextes. Un concept structuré est supposé s'adapter, par une variété de traits, à tous ses emplois, même métaphoriques. Un concept primitif n'a pas cette ressource, si bien que l'emploi du mot associé doit être totalement rigide. Comprendre des expressions comme *cause finale* pourrait être, de ce fait, exclu. Les auteurs préfèrent généralement contourner cette difficulté en acceptant le fait que les concepts primitifs puissent être ineffables, autrement dit qu'ils ne puissent pas être nommés. Ainsi, si le concept CAUSE est primitif, il ne correspond à aucun mot, et certainement pas au mot *cause*. Mais dans ce cas, on peut s'interroger sur le statut scientifique de ce genre d'hypothèse. Il est habituel, par exemple en physique corpusculaire, de postuler l'existence d'entités auxquelles on n'a provisoirement pas accès. Cependant, la légitimité de telles hypothèses repose sur leur intérêt pour diminuer la complexité des données. Or, le fait de postuler l'existence de concepts ineffables n'élimine aucun des problèmes qui motivent la méthode définitionnelle. Ces entités ineffables conservent de manière inexplicée un comportement systématique dans des champs sémantiques différents (FODOR 1998 [37]). De plus, à partir du moment où leur existence est admise, il n'existe aucune raison pour les considérer comme atomiques, puisqu'elles peuvent contenir d'autres entités ineffables. L'hypothèse des concepts ineffables apparaît donc motivée par des considérations liées à la cohérence interne de la méthode définitionnelle, plutôt qu'à un souci d'explication. Ce défaut se révèle également lorsqu'il s'agit du statut représentationnel des concepts primitifs.

Les concepts primitifs, qu'il s'agisse de concepts lexicaux ou d'entités ineffables, sont supposés être des représentations. Leur lien avec le langage étant fortuit ou inexistant, il faut expliquer comment ils sont reliés au monde perçu. L'un des atouts de la méthode définitionnelle est qu'elle permet de déduire de la structure des concepts leurs propriétés intentionnelles, c'est-à-dire, selon le point de vue adopté dans ce travail, leur interface avec la perception. Encore faut-il que soient connues les propriétés intentionnelles des concepts qui sont à la base de toute structure, autrement dit des concepts primitifs. Or, aucun mécanisme n'est proposé dans la méthode définitionnelle pour établir l'ancrage des concepts primitifs dans la perception. La réponse classique à ce problème consiste à considérer que les concepts primitifs, dotés de leurs propriétés intentionnelles, sont innés. Il ne suffit pas de considérer que la capacité d'éprouver la sensation de rouge est une propriété innée de l'esprit humain. Il faut en outre supposer que le concept ROUGE, avec sa capacité à être déclenché dans les bonnes conditions et celles-là seulement, est inné. De même, si le concept CAUSE est considéré comme

faisant partie du répertoire des concepts primitifs, il faut supposer que les conditions d'évocation de ce concept, dans des situations variées observées dans le monde, n'attend aucun apprentissage. Ce type de prédisposition est plus volontiers admis dans le cas des émotions. Ainsi, l'enfant n'aurait pas besoin d'apprendre les conditions dans lesquelles il doit être triste, gai ou avoir mal. En ce qui concerne les concepts, en revanche, l'idée d'une connexion fixe avec le monde perçu ne va pas de soi. Certaines données psychologiques vont dans le sens d'une prédisposition des très jeunes enfants à supposer que les noms désignent des objets simples plutôt que des parties d'objets composés ou des réunions d'objets (MARKMAN 1990 [70] ; SPELKE 1990 [100]) La démonstration est cependant purement comportementale. Le savoir-faire du bébé qui identifie correctement la présence de quatre objets n'est pas de même nature que le concept associé au mot quatre. Une distinction analogue oppose les couleurs en tant que représentations perceptives et les concepts de couleurs. Les premières seraient innées, alors que les seconds, étant soumis à une variabilité culturelle importante, ne pourraient prétendre au statut de primitives conceptuelles (SAUNDERS & VAN BRAKEL 1997 [94]). Les affirmations concernant le caractère inné de certains concepts se heurtent à l'impossibilité de les tester directement, dès lors que ces concepts sont considérés comme ineffables. Lorsque ces concepts sont nommables, comme dans le cas des couleurs, l'hypothèse semble réfutée. Nous reviendrons sur ce point (CF. CHAPITRE 8).

La méthode définitionnelle s'inscrit dans le projet d'un modèle compositionnel de la sémantique, qui suppose que le sens des composés puisse être déduit de celui des composants. Cette exigence rappelle la notion d'analyticité pour le jugement épistémique (CF. CHAPITRE 4). Un énoncé est dit analytique si la détermination de sa valeur de vérité peut se faire sur la base de sa structure sémantique interne. Ainsi, si le sens du mot célibataire est défini comme équivalent au syntagme personne adulte non marié, l'énoncé un célibataire n'est pas marié sera analytiquement vrai. Par analogie, nous dirons que le pari de l'approche compositionnelle est de rendre tous les énoncés sémantiquement analytiques en conférant une structure aux énoncés et en offrant les moyens de déduire leur sens à partir de leur structure. Dans une optique extensionnelle, le sens d'un énoncé est constitué par l'ensemble des situations possibles auxquelles l'énoncé s'applique en acquérant la valeur vraie. Dans une perspective cognitive, l'objectif est de prédire les conditions d'évocation des énoncés et les inférences que ces énoncés peuvent occasionner. Le problème central est de trouver les bonnes structures qui permettront d'atteindre cet objectif. L'intérêt de la méthode définitionnelle est que ce problème peut être ramené à la détermination de la bonne structure pour les concepts lexicaux. Or, comme nous allons le constater, un tel projet ne va pas de soi. L'analyticité sémantique doit s'appliquer en premier lieu aux concepts lexicaux eux-mêmes. En particulier, la définition d'un concept X doit permettre de prédire les conditions dans lesquelles le mot x est évoqué, et celles-là seulement. En d'autres termes, la définition doit, idéalement, être complète et correcte. Or, la découverte de telles définitions se heurte aux obstacles de la faisabilité pratique. Les définitions qui semblent valides sont rares. Il est même permis de questionner la possibilité de proposer une définition, ne serait-ce que pour un seul concept, en dehors des mathématiques ou des sciences formalisées. Les humains s'accordent généralement sur l'emploi des mots en contexte, ce qui rend la communication possible. Or cet accord semble échapper à toutes les tentatives de formalisation définitionnelle.

Toute tentative pour définir un concept lexical se heurte à la variété des situations dans lesquelles le mot est utilisé. La proposition consistant à assimiler le concept TUER à la représentation conceptuelle associée à la définition "causer la mort d'un être vivant" est vite mise en échec par l'observation de multiples cas non prévus d'application du mot tuer. Il est par exemple possible d'utiliser ce verbe dans l'expression tuer l'ennui, ce qui élargit le champ des possibilités de la classe sémantique de son complément d'objet. Il est certes toujours

possible d'enrichir une définition pour lui permettre de couvrir davantage de situations. Le problème qui se pose alors est de savoir si l'on peut borner la définition. Quelle garantie peut-on avoir qu'aucun autre cas imprévu ne se présentera ? La richesse sémantique d'un concept, quel qu'il soit, est telle qu'il semble impossible de l'enfermer dans une définition figée. On pourrait penser que pour certains concepts au moins, on dispose de définitions indiscutables. L'exemple classiquement cité est celui du concept CÉLIBATAIRE, qui est défini par la représentation conceptuelle associée au syntagme *personne adulte non mariée*. Mais les cas limites ne tardent pas à se présenter : une personne qui a fait un mariage blanc peut être considérée comme célibataire. Il faut donc inclure ce cas dans la définition, en trouvant un élément qui subsume les éléments "non marié" et "marié fictif". Que dire des individus qui sont séparés depuis dix ans ou des enfants mineurs dont le mariage est célébré avant l'âge ? Dans de nombreux contextes, ces individus seront considérés comme célibataires. Il faut donc corriger la définition. Il faudra encore la modifier pour tenir compte des amnésiques rétrogrades qui ignorent avoir été mariés, des individus dont le mariage, bien que célébré, est légalement nul, et ainsi de suite. La prise en compte des nouvelles situations conduit à une inflation de conditions disjonctives dont on ne peut pas prédire la limite.

Toute définition s'expose au risque d'être inexacte, c'est-à-dire de couvrir des situations ne correspondant pas au concept. La définition "causer la mort d'un être vivant" permet au mot tuer de s'appliquer, de manière erronée, à l'acte d'un juge qui, en condamnant l'accusé, cause sa mort. Il faut donc cette fois restreindre la définition pour l'empêcher de s'appliquer à tort, par exemple en insérant une précision supplémentaire sur le type de lien causal et sur la situation résultante. De même, la représentation conceptuelle associée au syntagme *personne adulte non mariée* inclut à tort les personnes pacsées, celles qui vivent en concubinage, *et cætera*¹². Il faut donc exclure ce cas de la définition en remplaçant l'élément "non marié" par un élément plus restreint qui soit subsumé à la fois par l'élément "non marié" et par l'élément "non pacsé". Ensuite, il faudra gérer le cas des veufs, le cas des personnes qui vivent en concubinage notoire, *et cætera*. Pourtant, le concept CÉLIBATAIRE est l'archétype du concept qui suscite l'envie de définir.

Il est légitime de se demander, si les définitions ont une quelconque réalité cognitive, pourquoi elles sont si difficiles à obtenir qu'il faille sans cesse les complexifier, soit inclusivement, soit exclusivement. Le problème vient de ce que l'on exige des définitions qu'elles soient à la fois correctes et complètes au regard des conditions d'utilisation des concepts qu'elles sont censées prédire. Or ces deux exigences, non seulement semblent impossibles à satisfaire, mais se révèlent contradictoires en pratique. Toute précision concernant un élément exclut de fait des exemplaires acceptables, alors qu'inversement le relâchement d'un élément inclut des exemplaires indésirables. L'entreprise est encore compliquée par le phénomène de gradualité.

La gradualité de la plupart des paramètres perceptifs pose un problème insurmontable aux systèmes définitionnels classiques. Personne ne confond un gland et un chêne¹³. Un gland qui vient de germer n'est pas non plus un chêne. Peut-on décider de manière non arbitraire à partir de quel moment le plant provenant du gland devient un (petit) chêne ? Bien évidemment non. Or, toute décision arbitraire expose la définition à être inadaptée pour ce qu'on attend d'elle, à commencer par la prédiction des conditions d'emploi du mot chêne. De la même façon, peut-on définir correctement un fleuve ? Un petit ruisseau côtier ou un grand affluent ne sont pas des fleuves. Le cours d'eau doit être grand et se jeter dans la mer. Mais la taille requise pour être un fleuve est une matière d'appréciation subjective. Poser un seuil

¹² Notons que ces emplois dépendent du contexte. Une personne en concubinage est considérée célibataire dans certains contextes et pas dans autres.

¹³ L'exemple est emprunté à (CHOMSKY 1975 [15]). Une version plus connue est celle du tas de sable. L'ajout d'un seul grain de sable à quelque chose qui n'est pas un tas ne donne pas un tas. Et pourtant...

arbitraire, comme “un cours d'eau se jetant dans la mer est un fleuve si et seulement si son débit dépasse 300 m³/s”, serait grossièrement insatisfaisant. Ainsi, il semble impossible de donner une définition nécessaire et suffisante des concepts qui, comme pour le concept FLEUVE, reposent sur une gradualité qui semble être décidée, à chaque emploi, par un accord subjectif entre les communicants. Une définition doit être indépendante de ce type de subjectivité. Il est toujours possible de confier la gestion contextuelle de la gradualité à des procédures qui utilisent une information autre que celle qui se trouve dans la définition. Il s'agirait là d'un aveu d'échec pour l'approche définitionnelle, car si de telles procédures existent, on peut imaginer qu'elles se chargent de l'intégralité de la construction du sens, en faisant de la recherche de définitions un jeu inutile et vain.

L'ambition qui suscite la recherche de définitions complètes et correctes dépasse largement le fait d'assurer une sorte de correspondance entre le lexique, le monde perçu et les capacités inférentielles. Il s'agit de reproduire la compétence humaine qui nous permet d'accepter certaines phrases comme sensées. Or l'outil des définitions paraît dérisoire pour cerner l'acceptabilité sémantique des énoncés, tant l'ensemble des entités couvertes par un concept semble varier à l'infini selon le contexte. Quelles sont les entités possibles qui tombent sous le concept CHAT¹⁴ ? Une peluche en forme de chat ? Une image de chat ? Un type de félin d'une taille et d'une couleur précises ? Que dire d'un chat à rayures noires et violettes ? D'un chat de quatre mètres de long ? D'un chat de quatre mille mètres de long ou de quatre mille années-lumière de long ? Certes, notre connaissance sur le monde interdit de telles entités, mais nous n'avons aucun problème pour donner un sens à ces syntagmes. Est-ce à dire que la dimension d'un chat ne fait strictement pas partie de sa définition ? Il s'agit pourtant d'une connaissance dont on dispose lorsque l'on connaît le concept CHAT. Nous utilisons ces connaissances pour produire des inférences. Par exemple, nous utilisons la connaissance concernant les dimensions normales d'un chat pour comprendre qu'il peut échapper à un chien en fuyant par un trou. Il n'en reste pas moins que tout ce que nous savons à propos d'un chat, qu'il s'agit d'un mammifère, qu'il possède deux poumons, qu'il ne fait pas un kilomètre de long, *et cætera*, peut être mis en défaut dans certains contextes, et pourtant nous continuons à reconnaître le concept CHAT.

Pour échapper à la critique de l'imprévisibilité du jugement sémantique, il est possible de séparer la connaissance sémantique, inscrite dans les concepts, d'une autre forme de connaissance, stockée sous forme de règles dans le système inférentiel. Ainsi, nous saurions qu'un kangourou possède deux poumons, non parce que cette connaissance fait partie du concept KANGOUROU, mais parce qu'elle fait partie d'un corps de connaissances zoologiques de base. Ces connaissances propres au système inférentiel ne produiraient, le plus souvent, que des inférences non systématiques. Par exemple, un sujet pourrait décider qu'un serpent est dépourvu de poumons sur la base de son apparence (absence de cage thoracique visible), ou décider qu'il en possède parce que tous les reptiles en possèdent. Ce genre d'inférences, liées au raisonnement, utiliserait des connaissances variées sur les concepts, sans dépendre exclusivement des concepts eux-mêmes. Cette solution, cependant, crée autant de problèmes qu'elle en résout. Certes, il devient difficile de réfuter le système définitionnel en lui opposant la variabilité de l'acceptabilité sémantique. Mais ce résultat se paie de la nécessité de concevoir une deuxième forme de connaissance, et d'organiser la compétition entre les deux formes de connaissances. Comment tracer la limite entre ce qui relèverait de la connaissance purement sémantique, inscrite “en dur” dans les concepts, d'une connaissance plus labile, sensible au contexte, qui serait stockée en dehors des concepts, dans une base de connaissances (FODOR 1994 [36]) ? Là encore, aucun critère n'a été proposé, tant chacune des connaissances propres à un concept semble pouvoir être réfutée par le contexte sans que le

¹⁴ Cet exemple est adapté de (FODOR 1994 [36]).

concept le soit. Le projet d'une double connaissance, dans l'état, reste caduc sur le plan théorique. Le rêve d'analyticité, avec ses définitions complètes et correctes dépourvues de toute ambiguïté, semble donc illusoire. Il existe plusieurs man res pour tenter de sauver une partie du rêve. L'une d'elle est de se contenter de définitions partielles.

Les auteurs ont, depuis longtemps, perçu à quel point il était difficile de trouver des définitions qui enferment tout ce qu'un concept contient de potentialités cognitives (JACKENDOFF 1983 [49] ; JACKENDOFF 1990 [50]). Par exemple, les verbes frôler et effleurer ne sont pas d'exactes synonymes (les voitures se sont fr l es / il a effleuré sa chevelure). On peut accepter que les nuances de sens entre les verbes frôler, effleurer, caresser, toucher,  rafler, heurter, cogner, frapper, emboutir, tamponner soient en partie liées à la perception des situations correspondantes et ne puissent pas être rendues de manière suffisamment précise au sein d'une définition. De fait, il n'est pas facile de distinguer entre les verbes frôler et effleurer dans une définition conceptuelle. Toutefois, les comportements syntaxiques et inférentiels de ces deux mots, dans ce qu'ils ont de systématique, sont à peu près les mêmes. On peut imaginer de ramener le programme définitionnel à la découverte, pour chaque concept lexical, d'un ensemble minimal de caractéristiques nécessaires, que l'on pourrait appeler le noyau définitionnel, permettant d'expliquer la systématicité de l'emploi du mot et la production des seuls phénomènes que l'on peut observer systématiquement pour ce concept. En d'autres termes, l'ambition ne serait plus de reproduire tous les phénomènes cognitifs liés au langage et au raisonnement, mais simplement les phénomènes systématiques. Ainsi, la définition du concept TUER donnée par une représentation comme cause ( v nement (passage (vie, mort))) est censée fournir une structure suffisante pour assurer l'interface avec la syntaxe et le calcul des inférences systématiques. Ce noyau définitionnel est censé expliquer, en outre, le fait que le concept conserve certaines caractéristiques quand il est utilisé dans des champs sémantiques et des contextes différents. En revanche, le noyau définitionnel n'est suffisant ni pour caractériser les occurrences du concept (comme l'expression tuer l'ennui), ni pour produire l'ensemble des compositions ou des inférences non systématiques (comme l'utilisation d'une arme dans l'acte de tuer). C'est donc une notion restreinte de complétude qui est adoptée ici, limitée à la production des phénomènes systématiques. Gr ce à cette restriction, on semble éviter certaines des difficultés signalées plus haut, notamment les soucis liés à la gradualité et au caractère ouvert de l'acceptabilité sémantique. Par exemple, le caractère graduel que l'on peut découvrir dans l'acte de tuer pourra être reporté sur la gradualité de la frontière entre vie et mort. De même, la variabilité de l'acceptabilité sémantique du mot tuer pourra être imputée à celle de cause. En dehors de ces phénomènes, le noyau définitionnel semble pouvoir jouer son rôle par rapport à la syntaxe et à la production des inférences systématiques. En réalité, une bonne partie des problèmes subsistent. Les difficultés concernant la correction des définitions demeurent. De plus, la notion restreinte de complétude, liée à la production de toutes les inférences systématiques, est problématique, car on ne sait pas tracer la ligne de démarcation entre les éléments qui expliquent la systématicité et ceux qui sont, de ce point de vue, superflus. Cette séparation est fortement dépendante du contexte, comme on peut s'en convaincre avec l'exemple du concept CÉLIBATAIRE. Selon que le contexte a trait à la moralité, à la fiscalité, à l'héritage ou à l'adoption, les éléments qui permettent la production des inférences que les individus font systématiquement connaissent une variation significative. Rajoutons que la nature des éléments caractéristiques des concepts qui permettent d'effectuer les opérations non systématiques reste mystérieuse. Pour certains auteurs, il s'agirait d'éléments sub-conceptuels, faisant partie du système perceptif (JACKENDOFF 1983 [49] ; JACKENDOFF 1990 [50]). Ainsi, la distinction entre frôler et effleurer ne serait pas conceptuelle, mais perceptuelle. Pour que cette idée, qui revient à évacuer une bonne partie de la connaissance lexicale hors du champ de la sémantique, soit acceptable, il faut préciser

comment les deux types de connaissance s'articulent. Le lien est essentiel pour expliquer l'apprentissage des concepts ou tout simplement la verbalisation d'une scène perçue. Enfin, il est regrettable qu'une bonne partie du comportement des concepts soit ainsi renvoyée hors du modèle, que ce soit la gradualité, l'invariance inter-contextuelle ou la flexibilité de l'acceptation en contexte (FODOR 1998 [37]). Il est donc légitime de douter non seulement des chances de succès de la méthode définitionnelle, même si ses ambitions sont revues à la baisse, mais également de son intérêt théorique.

L'essentiel des difficultés rencontrées lors de la détermination de définitions acceptables et efficaces invite naturellement à explorer une forme atténuée de définition, qui ne porterait que sur des caractéristiques régulières. Les caractéristiques cherchées ne sont plus ni nécessaires, ni suffisantes. Elles permettent de reconstituer, pour un contexte standard ou moyen, les inférences ou le jugement d'acceptabilité habituellement liés au concept considéré (SOWA 1984 [99]). Par exemple, la notion de scénario permet de décrire avec un certain détail les conditions habituelles d'emploi d'un concept donné, ce qui permet de produire une variété de compositions et d'inférences. D'un autre côté, un scénario ne peut pas être contredit, puisqu'il ne s'applique que par défaut. Quel que soit l'intérêt de cette technique, elle ne répond pas à ce qui fait la raison d'être des définitions, l'explication de la systématisme, car c'est précisément cette idée qui est remise en question avec la notion de scénario.

Une autre technique consiste à introduire, dans les définitions, des plages d'admissibilité censées représenter la typicité (SMITH & MEDIN 1981 [96]). Lorsque l'objectif consiste simplement à remplacer les contraintes binaires par des seuils ou du flou, nous avons toujours affaire à des définitions. Ces définitions quantitatives présentent les mêmes écueils que les définitions binaires : il faut déterminer les différents éléments qui doivent figurer dans la définition, et pour chaque élément, sa plage d'admissibilité. De plus, l'application du principe de compositionnalité à ce type de structure devient problématique (CF. CHAPITRE 4).

En revanche, lorsque des valeurs numériques ou des fonctions continues sont introduites pour pondérer la présence des éléments de la définition, on sort du paradigme définitionnel classique. La notion de structure formelle, sujette à des manipulations elles-mêmes formelles, se retrouve remise en question. En particulier, l'introduction de coefficients de pondération remplace la constituance des structures définitionnelles par une forme de pseudo-constituance mal définie. On ne sait pas si le concept de TITRE ou celui d'INDEX font partie intégrante du concept de LIVRE s'ils sont affectés de pondérations valant respectivement 0,99 et 0,05. Il ne s'agit pas d'affirmer ici que des structures contenant des éléments numériques sont sans intérêt pour modéliser les concepts. Notre critique porte ici sur le fait que les coefficients numériques affectent la définition récursive des concepts moléculaires. C'est donc le mélange ontologique entre le graduel et le définitionnel qui est ici problématique. Le résultat en est un outil, plutôt qu'un modèle cognitif plausible de la structure des concepts.

Enfin, signalons que les modèles prônant les techniques définitionnelles ne proposent généralement aucun dispositif par lequel les individus testeraient la cohérence et la non circularité de leurs définitions.

Ces critiques de la méthode définitionnelle nous semblent réhivitoires. Un premier groupe de problèmes est lié à l'existence même des structures définitionnelles : le problème de la précédence, l'absence d'effet de complexité, le manque de vraisemblance cognitive. Un autre groupe de problèmes concerne les fondements de la méthode, les concepts primitifs : l'absence d'explication pour leur invariance inter-contextuelle, pour leur statut linguistique, pour leurs propriétés intentionnelles, et l'absence de critère d'élimination permettant d'en isoler la liste.

Le troisième groupe de problème concerne la difficulté de rendre les énoncés sémantiquement analytiques, liée à l'impossibilité d'obtenir des définitions complètes et

correctes. Enfin, nous avons donné des arguments montrant que des versions affaiblies de l'approche, que ce soit la recherche de noyaux définitionnels ou le repli sur des définitions partielles, ne pouvaient pas prétendre résoudre la question de la systématique en sémantique. Cette accumulation de réfutations nous oblige à voir dans la méthode définitionnelle rien de plus qu'un outil technique commode pour des réalisations pratiques de traitement du langage et du raisonnement, sans plausibilité cognitive. Nous nous tournons maintenant vers la seconde méthode permettant de structurer les concepts.

Problèmes de la méthode relationnelle

La méthode relationnelle peut sembler plus prometteuse, puisqu'elle n'exige pas de listes d'éléments définitoires. Surtout, elle ne pose pas en principe l'exigence de non circularité qui se révèle si problématique avec l'approche définitionnelle. Elle échappe également à la difficile question des concepts primitifs. Il faut cependant admettre que la méthode relationnelle est loin de représenter la solution du problème de la représentation sémantique.

L'objectif premier de la méthode relationnelle est de représenter la signification des entités lexicales par la place que chaque concept lexical occupe dans un réseau conceptuel. Lorsqu'on s'intéresse à la combinaison des concepts, pour représenter le sens des syntagmes et des phrases, la manipulation de ce réseau est moins immédiate. À quelle partie du réseau correspond le sens du syntagme le chat de Jean dans la phrase le chat de Jean court ? Le nœud associé au concept COURIR demande la présence d'un autre nœud auquel il sera lié par une arête représentant la relation thème. Il pourrait s'agir d'un nouveau nœud, un nœud recruté, pointant vers le sens du syntagme le chat de Jean. Or, les nœuds étant sémantiquement atomiques, le système obtenu se retrouve dépourvu de la propriété de constituance, sans offrir de moyen alternatif d'obtenir la systématique. Dans la méthode relationnelle, un concept est caractérisé par un nœud et un ensemble d'arêtes le reliant à d'autres nœuds. Comment garantir la systématique de certaines inférences lorsque les informations qui permettent ces inférences dépendent de la présence d'un ensemble de liens dans le réseau ? Par exemple, les deux phrases le chat miaule et le chat de Jean miaule déclencheront toutes deux l'inférence conduisant au fait que le chat ouvre la bouche. Cette inférence ne peut être possible que par la présence d'une série de relations entre le concept CHAT et d'autres concepts. Or, si la représentation conceptuelle associée au syntagme le chat de Jean ne contient pas, dans le sens du principe de constituance, le concept CHAT avec l'ensemble de ses relations, comment cette inférence peut-elle se produire ? L'absence fortuite d'une seule de ces relations peut anéantir la systématique. Or, rien ne permet d'assurer la présence effective de toutes les relations requises. La perte de constituance, dans ce cas, semble donc rédhibitoire pour la systématique.

Le sens du syntagme le chat de Jean correspond plus naturellement à un sous-graphe du graphe conceptuel global. Un sous-graphe possède une structure interne, ce qui permet d'assurer la constituance si le sous-graphe contient les représentations, elles-mêmes sous forme de sous-graphes, de ses constituants. En revanche, le mécanisme compositionnel qui permet de combiner les sous-graphes n'est pas immédiat¹⁵. Ainsi, pour assurer que le sens de la phrase le chat de Jean court contient celui du verbe courir et celui du syntagme le chat de Jean, il faut disposer d'un moyen de connecter dynamiquement ces deux sous-graphes, par exemple à l'aide de variables. La difficulté vient du fait qu'un tel système n'est pas récursif. Ainsi, dans la phrase le chat de Jean court plus vite que le chat de Jacques, le sous-graphe correspondant au syntagme le chat est supposé intervenir dans deux syntagmes différents, ce que le système

¹⁵ Il est possible, dans un graphe, de substituer un sous-graphe à un nœud, à condition que le sous-graphe ait le même nombre d'arêtes adjacentes que le nœud. Pour ce faire, il faut déterminer d'avance les nœuds dans le sous-graphe auxquels les arêtes du nœud remplacé seront attribuées.

de variables ne permet pas. Une telle difficulté peut être contournée en considérant que le concept CHAT peut être instancié plusieurs fois dans le graphe. Par exemple, dans un langage de trames, la solution consiste à juxtaposer deux exemplaires de la trame associée au concept CHAT dont les liens *propriétaire* sont spécifiés différemment. Cependant, cette solution conduit à modifier dynamiquement la structure du réseau. Or, une telle opération ne va pas de soi. Faut-il dupliquer les arêtes qui pointent vers la classe *chat* pour que les trames *chat-1* et *chat-2* puissent jouer le même rôle sémantique que leur modèle ? Rien n'indique que ces manipulations, jointes à celles qui sont nécessaires pour représenter le sens de la phrase, n'auront pas de conséquences sur la cohérence de l'ensemble du réseau. Une telle solution est donc peu envisageable. L'intérêt des réseaux conceptuels est avant tout de stocker la connaissance dans une structure de graphe statique qui offre des possibilités de parcours dynamiques. Dans cette acception, l'impossibilité de suivre la récursivité de la syntaxe entraîne une perte de compositionnalité qui limite fortement les ambitions du modèle.

Une autre critique fondamentale que l'on peut adresser à la méthode relationnelle, lorsqu'il s'agit de la considérer comme un modèle cognitif plausible, est qu'elle utilise une ontologie non bornée. Rien, dans la théorie, ne vient limiter le nombre des types différents de nœuds ou d'arêtes qui sont nécessaires pour représenter le sens, dès que le domaine conceptuel à représenter augmente. Il est possible d'éviter tout typage pour les nœuds du graphe relationnel, autrement dit de n'utiliser le typage que par commodité. Dans ce cas, le rôle sémantique d'un concept provient entièrement de l'ensemble de relations qui le relie aux autres concepts du réseau conceptuel. Il n'en va pas de même pour les arêtes. La seule manière de produire des inférences à partir du réseau conceptuel est que les relations soient connues ou que leurs propriétés puissent être déduites. Ainsi, le système inférentiel doit connaître la relation *résultat* pour inférer que son élément cible est réalisé dans le futur lorsque son premier argument est réalisé dans le présent. En conséquence, soit la liste des relations possibles est fixe et donnée à l'avance, soit elle dérive d'un typage productif. La première solution impose une forte contrainte à la méthode relationnelle, en bornant *a priori* l'ensemble des relations disponibles aux rôles sémantiques fondamentaux. La deuxième solution réintroduit une combinatoire définitionnelle pour les relations, avec les inconvénients que nous avons considérés dans la section précédente. De plus, les deux solutions réintroduisent des éléments primitifs dans le système.

L'existence d'un réseau conceptuel, quelle que soit l'ontologie sur laquelle il est bâti, pose le problème de savoir comment ce réseau se met en place au cours de l'apprentissage. Contrairement à la méthode définitionnelle qui est supposée élaborer des structures en combinant les concepts primitifs, on voit mal, si l'on adopte la méthode relationnelle, par où aborder la mise en place du réseau. Il est possible d'imaginer un mécanisme permettant de créer de nouveaux nœuds et d'établir des arêtes entre eux et les nœuds existants. Cependant, dans la mesure où ces nœuds sont atomiques et sont liés à la perception par des liens d'évocation, l'apprentissage de leur intentionnalité se pose avec la même intensité que lorsqu'il s'agissait de comprendre l'origine de l'intentionnalité des concepts primitifs dans l'approche définitionnelle. La difficulté est même accrue, puisqu'il s'agit de l'intentionnalité de chaque nœud du graphe. La solution qui consiste à considérer cette intentionnalité comme innée est donc difficilement envisageable. Nous reviendrons sur ce problème (CF. CHAPITRE 8). L'apprentissage des relations se révèle tout aussi problématique. Aucun mécanisme évident ne permet de concevoir un système pour créer de nouveaux types de relations. Les types de relations utilisées dans les graphes conceptuels, par exemple, n'existent qu'au sein du graphe. Elles ne peuvent pas être inférées de la seule perception. La relation *instrument* est une relation conceptuelle. Le sujet qui possède cette relation peut rechercher dans le monde perçu des indices lui permettant de l'activer. En revanche, aucun mécanisme d'apprentissage, statistique ou non, n'a été proposé qui permette à un sujet de

créer la relation instrument *de novo*. Les mécanismes d'apprentissage symbolique qui ont été proposés reposent tous sur l'instanciation de patrons relationnels (CF. ANNEXE). Dans l'état actuel de la théorie, il faut donc supposer qu'un certain nombre de schémas généraux de relations sont disponibles dès le départ, de manière innée. Ainsi, la relation instrument peut être vue comme dérivant d'un schéma général d'action causale, par exemple en tant que cause intermédiaire. Toutefois, si les relations sont dérivées de patrons relationnels, elles possèdent nécessairement une structure interne, ce qui nous fait retomber dans le schéma définitionnel. On perd alors tout espoir de se démarquer de l'approche qui a été critiquée dans la section précédente.

Si la mise en place du réseau conceptuel est délicate à modéliser, il en est de même de ses transformations. Certaines théories psychologiques font état de changements radicaux et coordonnés de la connaissance au cours du développement (PIAGET 1932 [82]). En particulier, l'accès à de nouvelles opérations peut entraîner une réorganisation des connaissances relatives à un domaine jusqu'à ce que ces connaissances forment une nouvelle structure. Ainsi, le jeune enfant se forme une théorie de la justice en opérant plusieurs transitions. Il passe en particulier d'un stade égocentrique, où est injuste tout ce qui l'affecte négativement, à un stade symétrique où sa propre action peut lui apparaître comme injuste envers les autres. Or, ce type de transition semble soudain. À partir du moment où l'enfant est capable de se mettre mentalement à la place des autres, il opère rapidement tous les changements qui lui permettent d'accéder au stade conceptuel ultérieur. La méthode relationnelle ne contient pas, dans sa panoplie théorique, de moyens convaincants pour expliquer de telles transitions épistémiques. Il lui manque en particulier l'idée de clôture opérationnelle qui contraint, dans le modèle du développement que nous venons d'évoquer, les formes que peut prendre la connaissance d'un domaine. C'est parce que ces formes sont fortement contraintes que l'on observe de soudaines transitions entre stades, ce que la méthode relationnelle ne peut expliquer.

Le problème de l'apprentissage se retrouve pour les modifications et la mise à jour du réseau. Lorsqu'un enfant apprend à distinguer le sens des adjectifs maigre et étroit¹⁶, comment est-il supposé modifier son réseau conceptuel ? Le mécanisme d'apprentissage doit être capable de "lire" le graphe pour opérer les modifications qui s'imposent (HOFSTADTER 1995 [47]). Le problème ne se limite pas à concevoir un mécanisme de mise à jour du graphe. Il faut également être en mesure d'en limiter l'application. Or, aucune garantie n'est offerte pour borner l'étendue des mises à jour à opérer dans le réseau, suite à une modification ponctuelle. Ce problème, connu sous le nom de problème du cadre, provient du fait que toute modification risque de provoquer le besoin d'une nouvelle mise à jour, si bien que rien n'exclut en théorie que l'ensemble du graphe s'en retrouve affecté (MCCARTHY 1963 [71]). La difficulté disparaît si l'on se contente d'une approximation, par exemple en bornant *a priori* le nombre de mises à jours que l'on effectue en cascade. On peut imaginer que les individus se contentent et s'accommodent de ce genre de limitation. Le problème est que les graphes ainsi produits sont les fruits de mises à jour partielles dont la cohérence n'est pas garantie. Rien n'est proposé pour gérer ce genre de graphe, ni pour en vérifier la cohérence à un moment donné en un temps raisonnable.

Un problème similaire se pose lorsque l'on cherche à délimiter un concept lexical dans le réseau conceptuel. Si la mise à jour de la signification d'un mot peut faire sentir ses effets dans n'importe quel autre endroit du réseau, il n'est plus possible d'isoler le sens d'un mot. Ce sens dépendra, de proche en proche, du sens de tous les concepts représentés dans le réseau. Une attitude, face à ce problème, consiste à assumer l'impossibilité d'isoler le sens en adoptant la position du holisme conceptuel. Cette attitude de principe, quoique séduisante, est

¹⁶ Exemple réel.

malheureusement impraticable. S'il n'existe aucun moyen d'isoler les sens des différents concepts les uns des autres, c'est la notion même de concept lexical qui disparaît (FODOR & LEPORE 1992 [39]). Comment, dans ces conditions, définir théoriquement ce qui est appris lorsque l'usage d'un nouveau mot est maîtrisé ? Quel sera le mécanisme d'apprentissage correspondant ? À supposer que tout cela soit disponible, il reste que le sens d'un mot pour un individu A ne peut pas être comparé au sens du même mot pour l'individu B, si bien qu'on perd tout espoir de modéliser la communication entre A et B. On perd même la possibilité de modéliser l'acquisition des concepts chez les sujets, puisque le sens d'un mot à un moment donné et son sens à une époque ultérieure sont incommensurables.

L'alternative au holisme conceptuel consiste à introduire un principe de localité. Chaque concept est identifié à un sous-réseau impliquant un ensemble déterminé d'autres concepts. Un tel principe permet d'envisager des mécanismes d'apprentissage, de maintien de cohérence et de communication qui opèrent localement, même si d'autres mécanismes comme l'association conservent une portée holistique. Le problème est de fournir un critère opérationnel de localité. Même à supposer que l'on dispose d'un tel critère, on se retrouve dans la situation de l'approche définitionnelle : on ne sait pas déterminer les relations qui composent le sous-réseau local d'un concept donné (FODOR 1994 [36]). Il est d'ailleurs possible, pour chaque concept, de convertir le sous-réseau qui le caractérise en une définition, si bien que le système se retrouve équivalent à un système définitionnel, avec l'exigence de non circularité en moins.

Conclusion

Essayons de récapituler les différentes critiques que l'on peut adresser aux modèles moléculaires du système conceptuel.

Liste des critiques adressées à la méthode définitionnelle

Dans la dernière section de ce chapitre, nous avons formulé un certain nombre de problèmes concernant la méthode définitionnelle.

- Absence de critère de précedence pour ordonner le treillis des définitions.
- Absence d'effet psychologique de la complexité définitionnelle. Les concepts généraux ne sont pas acquis en premier et ne sont pas manipulés plus rapidement.
- Absence de filtre pour éviter les constructions invraisemblables de la combinatoire. Les candidats (conserver ce qui existe, ce qui se dit ou ce qui produit des inférences) sont inadéquats.
- Absence de méthode pour justifier la vraisemblance des éléments sémantiques abstraits introduits de manière *ad hoc*.
- Absence d'explication de l'invariance inter-contextuelle. Le comportement systématique des composants fondamentaux reste inexpliqué.
- Absence de critère d'élimination pour décider quels sont les concepts primitifs.
- Absence de statut linguistique pour les concepts primitifs. Tant la correspondance lexicale stricte que l'ineffabilité sont problématiques.

- Absence d'explication de l'intentionnalité des concepts primitifs.
- Impossibilité de trouver des définitions correctes et complètes.
- Absence d'explication de la gradualité sémantique.
- Absence d'explication de la souplesse de l'acceptabilité sémantique en contexte. Tous les attributs définitionnels peuvent être mis en défaut.
- Solution : isoler une partie de la connaissance relative au concept dans un noyau conceptuel pour laisser le reste à une base de connaissances contingentes.
 - > Absence de critère de délimitation.
 - > Absence d'articulation entre les deux ingrédients conceptuels.
 - > Persistance du problème de correction.
- Solution : isoler une partie de la connaissance relative au concept portant sur des caractéristiques régulières.
 - > Absence de critère de délimitation.
 - > Perte de la systématité.
- Solution : remplacer les contraintes binaires des définitions par des plages d'admissibilité.
 - > Persistance des problèmes concernant le choix de la structure définitionnelle.
 - > Perte de la compositionnalité.
- Solution : affecter les traits définitionnels d'un coefficient pondérant leur probabilité de prise en compte.
 - > Perte de la constituance lexicale ; on sort du paradigme définitionnel.
- Absence d'explication des mécanismes permettant le contrôle de la cohérence et de la non circularité des définitions.

À ces différentes critiques, nous ajouterons deux problèmes que nous évoquerons dans les chapitres suivants, et qui ne sont certainement pas les moindres.

- Absence de mécanisme pour contrer la monotonie de la composition (CF. CHAPITRE 8). L'assemblage des définitions pour former le sens des énoncés conduit à des représentations de taille non plausible.
- Absence d'explication de l'omnipotence de la conceptualisation (CF. CHAPITRE 9). Nous pouvons conceptualiser tout ce que nous percevons. Or, nous ne pouvons avoir de duplication conceptuelle pré-stockée pour toute représentation perceptuelle.

Liste des critiques adressées à la méthode relationnelle

Nous nous sommes ensuite attachée à répertorier un certain nombre de problèmes concernant la méthode relationnelle.

- Problème du calcul du sens des syntagmes : la représentation du sens d'un syntagme par un nœud recruté fait perdre la constituance et donc la systématité.

- Problème du calcul du sens des syntagmes : la représentation du sens d'un syntagme par un sous-graphe fait perdre la compositionnalité ; la duplication dynamique des nœuds ne duplique pas les sous-graphes.
- Problème de l'ontologie non bornée : même s'il est possible d'éviter de typer les nœuds, ce n'est pas possible en ce qui concerne les arrêtes.
- Problème de la mise en place du réseau : les mécanismes d'acquisition des concepts, tant pour les nœuds que pour les arrêtes, restent inexpliqués ; le postulat de patrons relationnels ramène la solution au paradigme définitionnel.
- Problème des transitions épistémiques : les mécanismes de réorganisation majeure du réseau restent inexpliqués.
- Problème de la mise à jour du réseau : les mécanismes de modification des concepts, tant pour les nœuds que pour les arrêtes, restent inexpliqués ; le problème du cadre met en doute la possibilité des modifications locales et du maintien de la cohérence.
- Transposition au problème du holisme : l'acceptation du holisme fait perdre tout pouvoir prédictif au modèle.
- Insuffisance d'un principe de localité : la recherche d'un critère de délimitation ramène la solution au paradigme définitionnel.

Il faut, là encore, ajouter les problèmes liés à la monotonie et à la duplication que nous considérerons dans les chapitres suivants.

Le problème de l'acquisition des concepts simples, dépourvus de structure, a été simplement mentionné dans ce chapitre. Il fera l'objet d'un examen plus approfondi dans le chapitre suivant.

On constate ainsi que les modèles moléculaires, qu'ils soient définitionnels ou relationnels, présentent des inconvénients que l'on peut considérer comme rédhibitoires. Au premier abord, ces modèles semblent résoudre les problèmes de systématisme par l'emploi de structures riches, ce qui représente un avantage considérable. *A posteriori*, on s'aperçoit que la méthode consiste à vouloir enfermer dans des structures statiques ce qui n'est que la trace de mécanismes compositionnels dynamiques. Par leur aspect statique, ces représentations répondent mal à la sensibilité au contexte et se retrouvent très souvent inadéquates. La solution qui consiste à augmenter encore davantage la richesse des structures pour tenter d'anticiper toutes les situations d'emploi des concepts est vaine, car on n'en perçoit pas la limite. Si l'on abandonne le projet moléculaire, il devient légitime d'envisager des concepts dépourvus de toute structure, sur lesquels opéreraient des mécanismes compositionnels puissants.

Chapitre 8 :
Atomisme conceptuel

Introduction

Les théories qui décrivent la sémantique du langage naturel en tant qu'un calcul symbolique opérant sur des entités mentales présupposent la notion d'atomes de sens, définis comme les entités mentales les moins complexes dotées de propriétés représentationnelles et causales. Pour la plupart des adeptes de l'approche moléculariste, ces atomes de sens sont les quelques concepts simples à partir desquels tous les autres sont déterminés. Les autres représentations conceptuelles, qu'il s'agisse des concepts lexicaux ou des représentations associées aux syntagmes ou aux phrases, sont des représentations composées, que l'on peut hiérarchiser selon leur degré de complexité. Dans cette hiérarchie, les concepts lexicaux n'occupent pas de place privilégiée. Seules des considérations externes, liées aux mécanismes grammaticaux ou au système inférentiel, permettent de distinguer les représentations conceptuelles qui s'expriment par un seul mot, par un syntagme ou par une proposition. Par exemple, des représentations conceptuelles peuvent se distinguer parce que l'une s'exprime verbalement par un verbe, et constitue ainsi un concept lexical, une autre par un syntagme verbal doté d'une structure grammaticale arborescente, une autre encore exprimera une pensée propositionnelle susceptible de provoquer un jugement de vérité. Pourtant, dans l'hypothèse moléculariste, il s'agit dans chaque cas d'agencements conceptuels qui pourront avoir des structures proches.

L'originalité de l'atomisme conceptuel n'est donc pas de postuler l'existence d'atomes de sens. L'hypothèse est plus forte. Elle consiste à imposer une condition formelle sur le niveau de la complexité des concepts lexicaux. Selon l'approche atomiste, la plupart des mots du lexique évoquent des représentations mentales dépourvues de structure interne de type conceptuel¹.

I'm interested in such questions as [...] : 'What is the structure of the mental representation DOG?' And my answer will be that, on the evidence available, it's reasonable to suppose that such mental representations *have no structure*; it's reasonable to suppose that they are atoms. (FODOR 1998 [37] p. 22)

L'atomisme conceptuel se traduit, de manière immédiate, par un changement de granularité par rapport à l'approche moléculariste. Le calcul du sens reste une sorte de chimie, mais au lieu de ne considérer que les seules primitives conceptuelles comme atomiques, c'est l'ensemble des concepts lexicaux qui deviennent inanalysables conceptuellement. Cependant, l'atomisme conceptuel est motivé par des considérations plus fondamentales, liées au statut représentationnel des concepts.

8.1. Le refus des descriptions

La motivation principale pour considérer les concepts lexicaux comme atomiques est essentiellement négative. Elle est liée à l'impossibilité d'établir des structures adéquates pour ces concepts. Elle repose aussi sur le refus de voir le lien qui unit les concepts lexicaux aux représentations perceptuelles dépendre du résultat d'un calcul sur une structure.

¹ L'hypothèse n'interdit pas le fait que des mots dont la structure morphologique est transparente, comme antiparlementaire, puissent être associés à une représentation composée.

Les approches molécularistes ont un point commun : les concepts y sont caractérisés par les conditions de leur usage. La nature intrinsèque des concepts apparaît donc comme seconde, déduite du rôle qu'ils jouent par rapport au langage et au système inférentiel.

The substance of current theories lies in what they say about *the conditions for having the concept X*. It's the story about *being* the concept X – the story about concept *individuation* – that they treat as parasitic: the concept X is just *whatever it is that a creature has* when it has the concept.
(FODOR 1994 [36] p. 98)

Les approches molécularistes s'attachent à caractériser les représentations conceptuelles liées aux entités lexicales de manière à expliquer leur capacité à engendrer le comportement verbal et le raisonnement. La tendance naturelle est de privilégier cette capacité, autrement dit de considérer que les concepts se résument à la structure qui permet d'expliquer les performances verbale et inférentielle. De la même façon que les pièces d'un jeu d'échecs prennent leur sens par le rôle qu'elles jouent dans la production du jeu, on peut ne voir dans les concepts que ce qui explique les interactions qu'ils ont avec les autres concepts, dans le but d'expliquer la mécanique conceptuelle qui sous-tend le langage et le raisonnement. Cette conception rappelle la métaphore du dictionnaire. Dans un dictionnaire, chaque mot est paraphrasé par des synonymes ou des périphrases dans des contextes différents, il est caractérisé par son champ et ses traits sémantiques, par des indications sur son usage, *et cætera*. Autrement dit, un mot est décrit par le système dans lequel il existe, à savoir le langage. Dans l'approche moléculariste, ce principe est reproduit tel quel dans le système conceptuel : les représentations conceptuelles associées aux mots sont caractérisées par une description en termes d'autres représentations conceptuelles.

La version radicale de cette idée est que le contenu des mots est entièrement constitué par les relations inter-conceptuelles. Dans cette version le caractère représentationnel des concepts, leur lien avec le monde perçu, est oublié. Le système symbolique, à la manière d'un jeu, acquiert une indépendance totale, l'interprétation n'existe plus. Avoir des concepts revient à pouvoir jouer le jeu linguistique ou le jeu inférentiel. Le risque d'une telle conception est d'obtenir une mécanique qui tourne à vide, sans ancrage dans les situations que le langage est censé représenter et communiquer. À cela s'ajoute la difficulté de concevoir le jeu conceptuel, en tant que contrepartie sémantique du comportement linguistique, comme préexistant à la caractérisation des concepts eux-mêmes, un peu comme si le jeu d'échecs pouvait être défini indépendamment des pièces du jeu.

La version modérée est que les concepts, certes, servent à représenter le monde perçu, mais ce n'est pas ce qui les caractérise. L'essentiel réside dans leurs propriétés causales, qui déterminent leur participation dans les mécanismes de calcul. Un bon modèle se doit alors de définir une structure formelle pour ces concepts qui explique leur comportement dans les aspects computationnels de la cognition. La force de cette lignée moléculariste est de fournir, comme un sous-produit, une explication de l'ancrage des concepts lexicaux, grâce au principes de compositionnalité et de constituance au niveau lexical. Les structures moléculaires sont interprétables par un calcul effectué sur l'interprétation de leurs constituants. Ainsi c'est par le fait que ces structures peuvent être interprétées, que les concepts lexicaux représentent quelque chose dans le monde perçu.

En imposant le primat du lien représentationnel, l'atomisme conceptuel s'attaque à l'incapacité de la version radicale du molécularisme à représenter des entités et des situations du monde perçu. C'est le caractère représentationnel qui devient déterminant.

Concepts are the constituents of thoughts; as such, they're the most elementary mental objects that have both causal and representational properties. Since, however, concepts are individuated by their representational *and not* by their causal properties, all that has to be specified in order to identify a concept is what it is the concept of.

(FODOR 1994 [36] p. 112)

Il semble cependant difficile de justifier l'atomisme conceptuel face à la version modérée du molécularisme compositionnel. Cette approche semble, en effet, résoudre l'essentiel des problèmes en permettant le calcul du sens des énoncés tout en assurant le lien représentationnel avec le monde perçu. Paradoxalement, c'est le rejet de cette version du molécularisme qui est la principale justification de l'atomisme conceptuel. L'impossibilité de trouver les bonnes définitions, la difficulté d'imaginer quelles sont les primitives conceptuelles et l'inefficacité explicative du holisme font du molécularisme compositionnel une voie séduisante, mais impraticable (CF. CHAPITRE 7). Si les concepts étaient identiques à une structure, celle-ci devrait être facile à déterminer. Or ce n'est le cas pour aucun concept, en dehors des mathématiques et des sciences formalisées. Les structures qui sont couramment proposées, comme celle de "causer la mort de" pour TUER, apparaissent comme des paraphrases de portée locale, plutôt que comme des descriptions fiables.

Les arguments développés contre le molécularisme sont des arguments qui nous semblent décisifs. Les concepts lexicaux ne sont pas équivalents à des définitions. La richesse de leurs variations en fonction du contexte échappe aux prédictions qu'une définition figée peut produire. Les concepts lexicaux ne sont pas non plus équivalents à des réseaux d'interrelations entre représentations. À défaut de ne présenter qu'une re-formulation de la notion de la définition, une telle conception conduit à une vision holistique du système conceptuel, sans plausibilité cognitive. Ces arguments nous conduisent à considérer avec sérieux l'éventualité selon laquelle les concepts lexicaux seraient des atomes dépourvus de structure conceptuelle interne. Cette position constitue un important retour en arrière sur bien des aspects, notamment en ce qui concerne la prédiction des propriétés causales des concepts, mais également en ce qui concerne leur lien représentationnel avec le monde perçu. Elle semble pourtant inévitable, et il faut donc en explorer les conséquences.

8.2. Le problème de l'acquisition

L'atomisme conceptuel fait le pari d'expliquer la propriété représentationnelle des concepts lexicaux sans utiliser aucune relation que le concept pourrait avoir avec d'autres représentations conceptuelles. L'enjeu est de doter les concepts lexicaux d'un contenu, et non simplement d'une interprétation en termes d'autres concepts. Dans une conception réaliste, il s'agit d'identifier, pour chaque concept, la loi qui le lie à une propriété du monde.

[...] content is constituted by some sort of nomic, mind–world relation. Correspondingly, having a concept (concept possession) is constituted, at least in part, by *being in* some sort of nomic, mind–world relation.

(FODOR 1998 [37] p. 146)

Le caractère intentionnel des concepts étant ainsi mis au premier plan, il s'agit d'expliquer l'origine de leur intentionnalité. Or, la solution de ce problème est loin d'être évidente. Un premier constat concerne le caractère mental des concepts. La représentation conceptuelle ARMOIRE déclenchée par la vue d'une armoire est une entité mentale, susceptible d'être impliquée dans des mécanismes linguistiques ou des mécanismes inférentiels. Ce n'est pas une propriété qui peut être déduite de l'objet armoire ou des atomes qui le constituent. La

représentation conceptuelle ARMOIRE, même si elle peut être déclenchée par des données de la perception, n'est rien d'autre qu'une émanation de notre cerveau. Si le concept ARMOIRE est une représentation interne à notre esprit, comment expliquer qu'elle se retrouve "connectée", à un moment du développement de l'individu, à certains objets du monde perçu ? On comprend que le mot armoire puisse se retrouver associé à certaines perceptions, par exemple s'il est entendu dans les contextes appropriés. En revanche, comment la représentation ARMOIRE, si elle préexiste, peut-elle être associée, soit à une perception, soit à un mot ? Et si la représentation ARMOIRE ne préexiste pas, quelle est son origine en tant qu'entité mentale ?

Le lien entre l'entité mentale ARMOIRE et l'objet armoire, tel qu'il est perçu ou, dans une perspective réaliste, tel qu'il existe dans le monde, ne peut être un lien nécessaire. Il ne peut être qu'informationnel, au sens d'une co-variation fiable entre une propriété perçue ou située dans le monde, et le concept interne au système cognitif (CF. CHAPITRE 3). Cette propriété constitue la cause fiable du déclenchement du concept. Inversement, le concept contient une information à propos de cette propriété. Comment ce lien informationnel objet - concept est-il établi ?

À première vue, on pourrait penser que ce problème ne se présente que pour la théorie atomiste. Si l'on ne s'appuie pas sur les relations inter-conceptuelles, il faut expliquer, indépendamment pour chaque concept, l'origine du lien qu'il entretient avec le monde perçu. À cet égard, l'atomisme conceptuel peut sembler contre-intuitif. Les concepts sensoriels, par exemple, semblent avoir un lien privilégié avec le monde perçu, bien plus que des concepts plus abstraits. C'est d'ailleurs sur ce genre de différence que le molécularisme s'appuie en se servant de la compositionnalité pour ancrer la plupart des concepts. Dans l'approche moléculaire, les concepts primitifs sont inanalysables conceptuellement, mais sont directement reliés au monde perçu. Les autres concepts héritent d'un ancrage par compositionnalité. Le résultat de cette compositionnalité est un lien avec le monde perçu. Si ce lien se révèle informationnel, autrement dit si le concept composé co-varie avec certaines perceptions, c'est parce qu'un mécanisme d'appariement combinatoire a fait correspondre une structure conceptuelle appropriée à la structure de l'objet réel ou perçu (CF. ANNEXE). Ainsi, si le concept PHOTON est compris comme grain de lumière, la représentation conceptuelle moléculaire GRAIN + LUMIÈRE co-variera avec les photons tels qu'ils se manifestent dans certains phénomènes comme l'effet photoélectrique. Les concepts moléculaires héritent, par un mécanisme d'appariement, leur structure de la science, ou de la langue, comme le concept CÉLIBATAIRE qui est analysé comme personne adulte non mariée.

Cette démarche, cependant, peut paraître viciée à la base (FODOR 1998 [37]). La raison invoquée est que l'ancrage des concepts primitifs, dans une théorie moléculaire, est aussi problématique que celui des concepts en général dans une théorie atomiste. Parmi les concepts candidats pour être primitifs, les mieux ancrés sont sans doute les concepts dits sensoriels. Ainsi, le concept ROUGE non seulement ne semble pas nécessiter de structure, mais son lien avec le monde perçu semble donné au départ sans qu'il soit besoin de l'établir par un quelconque apprentissage. Certes, certains aspects du concept ROUGE ne viennent pas du monde perçu et sont dus à la cognition. C'est le cas de l'aspect qualitatif de l'expérience attachée à la représentation ROUGE, qui ne peut se ramener à une description de la lumière en termes de photons (NAGEL 1974 [77] ; JACKSON 1982 [51]). Toutefois, il est facile d'accepter que le lien entre le concept ROUGE et les propriétés du monde perçu qui provoquent son activation présente un caractère arbitraire "pré-câblé". Malheureusement, cette solution ne répond pas à la question de l'ancrage des concepts sensoriels : elle repose sur une confusion entre le concept ROUGE avec la sensation de rouge, le *quale* rouge. La représentation ROUGE, en tant que concept, est susceptible de s'appliquer à des objets perçus. La sensation de rouge peut être déclenchée de manière réflexe par une perception, mais c'est le concept ROUGE qui peut être appliqué à des objets perçus pour produire un jugement sémantique. Le problème de

l'établissement d'un lien entre le concept ROUGE et les objets perçus, ou même au quale rouge, reste entier. En fin de compte, la difficulté rencontrée par la théorie atomiste pour ancrer ses concepts se retrouve avec la même intensité dans une théorie moléculariste, dans la mesure où elle repose sur l'existence de concepts primitifs dont il faut bien expliquer l'ancrage.

Nous pouvons donc envisager une version radicale de la thèse atomiste, selon laquelle non seulement la plupart des concepts lexicaux n'ont pas de structure interne, mais de plus ils ne diffèrent pas par leur mode d'ancrage (FODOR 1998 [37]). Autrement dit, les concepts sensoriels ne sont pas privilégiés à cet égard. Ainsi, les concepts ROUGE et ARMOIRE ne seraient pas différents en ce qui concerne l'établissement du lien informationnel qui les lie aux propriétés du monde perçu. Tous deux sont des entités mentales : ROUGE et ARMOIRE ne se déduisent pas des propriétés physiques d'objets perçus. Tous deux sont des entités intentionnelles : ils peuvent être appliqués à des objets perçus pour produire un jugement sémantique. Étant à la fois mentales et intentionnelles, comment les représentations conceptuelles se retrouvent-elles "connectées" au monde perçu ? Il semble n'y avoir que deux possibilités, toutes deux extrêmes. Soit le lien qui lie les concepts au monde perçu préexiste à toute expérience, ce qui voudrait dire que tous les concepts, avec leurs propriétés intentionnelles, sont innés ; soit, à l'inverse, aucun concept n'est inné.

Le premier choix, malgré son aspect invraisemblable, a déjà été considéré (FODOR 1975 [34]). L'hypothèse de l'innéité de tous les concepts a l'avantage de supprimer le problème de l'explication de leurs propriétés intentionnelles, puisque ces propriétés sont supposées données au départ. Tout ce que fait l'enfant qui entend un nouveau mot est d'associer ce mot au bon concept en utilisant le lien informationnel qui unit ce concept aux données de la perception. À proprement parler, il n'apprend donc pas le concept. Évidemment, il est difficile d'accepter que le cerveau humain soit empli d'une infinité de concepts qu'il est ou sera capable de former. Certains ont pu utiliser la métaphore du système immunitaire, qui possède dès le départ l'ensemble des formes qui lui permettront de faire face à une infinité d'antigènes (CHOMSKY 2000 [18]). Cette métaphore est quelque peu trompeuse. Le système immunitaire utilise un générateur de diversité combinatoire. Les anticorps ont donc une structure dont on peut en principe déduire leurs propriétés, en particulier leur affinité chimique pour un antigène donné. Or, c'est précisément cette structure que l'on souhaite, dans l'approche atomiste, refuser aux concepts lexicaux. Si les concepts lexicaux sont des représentations sans structure, comment expliquer qu'ils aient tous des propriétés intentionnelles différentes et appropriées ? Dans le cas du système immunitaire, la variété et le caractère approprié des affinités chimiques s'expliquent par la structure des chaînes peptidiques et par le mécanisme sélectif qui leur a permis d'exister. Rien de tel n'est disponible dans le cas des concepts lexicaux².

La critique fondamentale que l'on peut adresser à la vision innéiste des concepts est qu'elle ne résout pas le problème qui a suscité sa formulation : que les concepts préexistent à l'expérience de l'individu n'explique pas l'origine de leur intentionnalité. Le fait d'en appeler à l'histoire de l'espèce ne résout rien et ne fait que repousser le problème (FODOR 1998 [37]). On ne comprend toujours pas par quel mécanisme le concept *C* se retrouve associé par un lien informationnel à certains aspects *P* de l'expérience. Il reste à expliquer pour quelle raison

² Certains auteurs ont invoqué le mécanisme sélectif dans le cas des représentations mentales (CHANGEUX & DEHAENE 1989 [13]). La métaphore des réseaux connexionnistes suggère que les concepts puissent être des attracteurs du réseau neuronal, sélectionnés au sein d'un paysage énergétique riche de représentations potentielles dont une partie seulement est exploitée. Certains attracteurs, du fait de leur utilisation, se retrouveraient renforcés. On pourrait voir en eux des concepts préexistants à toute expérience, et dont l'intentionnalité serait elle-même innée. Une telle théorie semble conférer une plausibilité à l'innéité des concepts. Cependant, elle n'échappe pas aux critiques formulées à l'encontre des systèmes associatifs (CF. CHAPITRE 3). De fait, rien, dans un tel modèle, ne distingue les concepts des représentations perceptives.

c'est C et non C' ni C'' qui, dans l'histoire de l'espèce, s'est trouvé connecté à P . Si l'on dispose d'une telle explication, on voit mal pourquoi ne pas l'appliquer à l'ontogenèse et expliquer ainsi que les concepts, avec leurs propriétés intentionnelles, puissent être appris. En résumé, l'innéité des concepts rend leur ancrage incompréhensible, tant pour les concepts simples de l'approche moléculaire que pour l'ensemble des concepts lexicaux dans l'approche atomique.

La position opposée consiste à accepter le caractère acquis de l'intentionnalité de tous les concepts. Une possibilité classiquement évoquée consiste en la formation d'un concept à partir de la perception de groupes d'objets perçus ressemblants, selon un mécanisme général. Le nouveau concept serait ainsi lié à un prototype perceptuel, en restant distinct de celui-ci. On dispose de plusieurs modèles de tels mécanismes, par exemple les algorithmes statistiques de regroupement (CF. ANNEXE). Dans un tel schéma, le concept conserve son statut de représentation distincte des perceptions. Par exemple, un nouveau concept est "recruté" dans un ensemble de concepts potentiels pour représenter le prototype d'un groupe d'objets perçus mal représentés par les concepts existants. On obtient bien, de cette manière, un nouveau concept atomique dont les propriétés intentionnelles, quoique acquises, sont bien établies. Une manière de décrire ce type de mécanisme pour l'apprentissage des espèces naturelles par les enfants utilise la métaphore de "syndrome" (MARGOLIS 1998 [68]). L'enfant disposerait d'une disposition innée pour remarquer les caractères saillants de l'objet perçu. Il disposerait également de la prédisposition lui faisant attribuer la présence de cet ensemble de caractères saillants à l'essence de l'objet perçu, autrement dit à un concept sous-jacent, dont l'ensemble de caractères observé est une manifestation. La métaphore de syndrome est utilisée dans le sens où l'enfant mémorise les caractères saillants, mais les prend pour les résultats d'une cause qui se trouve être la propriété que possède l'objet perçu. Le concept qui se forme est lié à cette propriété essentielle cachée, et non à l'ensemble des caractères rassemblés dans le syndrome. Comme nous allons le voir, cette manière d'envisager l'origine des concepts lexicaux, si elle semble résoudre le problème de leur ancrage, ne permet pas d'avancer dans la compréhension de leurs propriétés symboliques, notamment en ce qui concerne la systématicité de leur rôle dans le langage et le raisonnement.

La question de l'acquisition des concepts atomiques révèle une difficulté qui concerne plus généralement l'ancrage de toutes les représentations qui sont manipulées symboliquement. La solution qui consiste à considérer que les symboles manipulables sont donnés au départ, munis de leur ancrage, est une position difficilement défendable, dans la mesure où cet ancrage semble miraculeux. La solution opposée, selon laquelle des concepts recrutés parmi un ensemble de concepts potentiels acquièrent leur intentionnalité par apprentissage, n'explique pas comment les concepts lexicaux obtenus se trouveront posséder les bonnes propriétés compositionnelles et inférentielles.

8.3. Les représentations et les règles

L'intérêt épistémologique de doter les concepts d'une structure endogène était d'unifier les mécanismes intra-conceptuels et inter-conceptuels. L'approche atomiste - compositionnelle (AC) renonce à considérer l'existence des premiers. Les mécanismes inter-conceptuels, en revanche, continuent dans AC à reposer sur l'existence de représentations structurées associées aux constructions du langage. C'est là le seul moyen de garantir la systématicité des significations, le fait que quiconque pense l'énoncé Jean aime Marie soit systématiquement en mesure de former la pensée associée à l'énoncé Marie aime Jean. Les représentations issues de l'interprétation des syntagmes ou des phrases restent donc moléculaires. Tout réarrangement licite de leurs atomes produit une pensée acceptable. Quelle

est la nature de ces représentations composées allouées par AC aux constructions du langage, si elle diffère radicalement de celle des concepts lexicaux ?

Le fait d'attacher des représentations conceptuelles différentes aux mots du lexique et aux syntagmes peut sembler contre-intuitif. Par exemple, la représentation conceptuelle d'un syntagme comme *employé de maison* est supposée qualitativement différente du concept lexical associé au mot *domestique*. Or, les représentations correspondantes ne diffèrent pas radicalement par les entités qui les évoquent où qu'elles évoquent, si bien qu'il est difficile d'accepter qu'elles relèvent de mécanismes mentaux d'acquisition et de manipulation qui n'ont rien à voir entre eux. De ce point de vue, l'approche moléculaireiste - compositionnelle (MC) est plus cohérente : les deux représentations y prennent sensiblement la même forme, celle d'une description qui donne les conditions d'évocation, les contraintes grammaticales et les inférences obligatoires. Dans l'approche atomiste, la similarité des concepts et de leurs propriétés causales reste inexplicée. Le problème est encore plus net quand on considère les différences entre langues. Par exemple, le mot *serein* se traduit en anglais par l'expression *evening dew*, si bien qu'un anglophone monolingue n'est pas supposé posséder le concept *SEREIN*, même s'il est ornithologue. Il est censé former une représentation complexe là où le francophone manipule un concept atomique. Inversement, l'expression *pomme de terre* renvoie pour l'un à une représentation complexe, là où le mot *potato* évoque un concept simple pour l'autre. On pourrait penser ce dernier exemple mal choisi, tant l'expression *pomme de terre* semble se comporter comme une expression figée, autrement dit comme un lexème qui devrait, selon AC, évoquer un concept simple. Or, la théorie atomique est bien en peine d'expliquer le passage d'une représentation conceptuelle complexe à un concept simple sous l'effet de l'habitude. Les problèmes théoriques liés à l'acquisition des concepts simples seraient augmentés s'il fallait imaginer un mécanisme de conversion qui rendrait atomiques des représentations qui ne le sont pas, tout en conservant leurs propriétés intentionnelles. Cette difficulté s'étend à la compréhension des descriptions. Nous pouvons comprendre une description verbale comme une *fenêtre en forme de losange* et former à partir d'elle une représentation dotée d'une intentionnalité. Dans MC, ce processus est naturel, puisque tous les concepts, hormis les quelques concepts simples, reçoivent leur intentionnalité de leur structure. L'approche AC, en revanche, est obligée de poser une différence qualitative entre l'intentionnalité produite à partir d'une description et celle d'une entité lexicale. Comment ces deux intentionnalités se rencontrent-elles pour permettre au sujet de comprendre, à l'aide de sa description, le sens d'un nouveau terme ?

La présence de deux types de représentations, simples et complexes, impose de faire cohabiter deux types de mécanismes sémantiques. On pourrait imaginer conserver dans AC certains mécanismes de MC pour opérer sur les représentations composées associées aux syntagmes. Cependant, le fait de considérer les concepts lexicaux comme atomiques oblige à concevoir un calcul compositionnel d'un nouveau type. En d'autres termes, ce calcul engendrerait une "colle conceptuelle" pour produire des représentations composées à partir des concepts atomiques (MARGOLIS 1999 [69]). Or, un tel calcul, étant supposé symbolique, opère sur des concepts d'après leur propriété causale. Si les concepts lexicaux sont dépourvus de structure, et donc de forme, accessible aux opérateurs, il devient plus difficile d'expliquer la systématisme de ce calcul. La systématisme des phénomènes sémantiques se traduit par le fait que certaines possibilités de composition sont closes pour les substitutions au sein des classes sémantiques. Ainsi, la substitution du mot *Jacques* au mot *Jean* dans la phrase *Jean aime Marie* ne doit pas changer l'acceptabilité sémantique de la phrase. Dans MC, le lien obligatoire entre l'acceptabilité de la phrase *Jean aime Marie* et celle de la phrase *Jacques aime Marie* peut être assuré par le fait que la structure du concept *AIMER* s'accorde systématiquement avec ce qu'il y a de commun aux concepts *JEAN* et *JACQUES*. Ce type d'explication n'existe plus avec AC. Nous avons vu que, dans MC, la compositionnalité est expliquée par le fait qu'un

ensemble de mots m_1, m_2, \dots, m_k , structuré syntaxiquement, est interprété par composition des concepts m_i , associés aux mots m_i . La composition des significations s'obtient par un calcul, symbolisé par la fonction $\mathbf{f}()$, qui peut s'écrire $\mathbf{f}(s_1, s_2, \dots, s_k) = \mathbf{g}_{s_1, s_2, \dots, s_{k-1}}(s_k)$ et ceci jusqu'à la fonction \mathbf{g}_{s_1} qui, formée à partir de la structure moléculaire du concept m_1 , fournit la structure qui sera à la base de celle de l'énoncé. Cette idée conduit naturellement au principe de constituance, selon lequel la structure du concept AIMER existe dans la représentation conceptuelle associée à la phrase Jean aime Marie. Le calcul symbolisé par $\mathbf{f}()$ se résume alors à une agrégation de structures. C'est ainsi que MC parvient à expliquer la systématique des substitutions acceptables. Or, l'approche AC considérant que le concept AIMER est dépourvu de structure conceptuelle, il faut imaginer une tout autre explication de l'acceptabilité sémantique.

Les concepts lexicaux de AC n'ayant pas de structure, ils ne peuvent héberger la connaissance sémantique qui les concerne. Celle-ci doit donc être stockée de manière séparée, dans des règles. Dans l'approche MC, les règles peuvent servir à représenter des connaissances contingentes, dans la mesure où l'on introduit une différence entre ces connaissances contingentes et des connaissances qui, elles, seraient définitoires et indissociables du concept. Par exemple, la description sémantique du concept INFLATION peut être limitée à la notion de hausse des prix. Le fait que l'inflation entraîne une dépréciation de la monnaie, un renchérissement des importations et, à terme, une hausse des salaires, peut être relégué dans une base de connaissances contingentes. L'approche AC n'opère pas de distinction formelle entre connaissances définitoires et connaissances contingentes. L'ensemble des connaissances est stocké sous forme de règles. Ainsi, le fait que l'inflation se traduit par une hausse des prix sera inscrit dans une règle, de même que le fait que le concept TUER décrit un événement, que cet événement en cause un autre, que le complément d'objet doit être animé, qu'il devient inanimé à l'issue de l'événement, *et cætera*. Les bases de règles sont couramment utilisées en intelligence artificielle pour la modélisation du raisonnement. Dans leur version classique, ces règles combinent des représentations atomiques, propositions ou prédicats par exemple, à l'aide de connecteurs logiques. En utilisant des bases de règles, l'approche AC peut ainsi prétendre représenter la connaissance sémantique d'une manière beaucoup plus simple que MC en évitant tout usage de structures complexes et de mécanismes pour les apparier. La mise en œuvre de cette connaissance repose cependant sur l'utilisation d'un moteur inférentiel capable de gérer une base de connaissances de taille considérable.

Il n'y a pas de limite théorique à la quantité de connaissances que l'on peut stocker à l'aide d'une base de règles. En pratique, cependant, les tailles requises pour représenter ainsi la connaissance sémantique posent des problèmes insurmontables. En particulier, les tests permettant de savoir si la base de connaissances est logiquement cohérente croissent exponentiellement avec sa taille, ce qui les rend inutilisables. Or, une base de connaissances incohérente produit des résultats erronés. De même, la taille prohibitive de la base de règles nécessaire pour représenter la connaissance d'un être humain rend son exploitation difficile à envisager. L'évocation d'un concept plongerait le système inférentiel dans une recherche longue et fastidieuse de toutes les règles qui peuvent s'appliquer, puis dans la recherche d'autres règles qui peuvent être déclenchées par les premières. Même en supposant que l'on borne artificiellement ce processus déductif, l'audition d'une simple phrase doit produire un nombre considérable d'opérations mentales visant à trier les règles qui peuvent s'appliquer à chaque pas³. Or, aucune donnée psychologique ne vient étayer ce type de scénario.

³ On peut par exemple invoquer un principe d'économie pour limiter le nombre des déductions effectuées. L'idée est que même les premières déductions, dans le modèle de la base de règle, requièrent un nombre prohibitif d'opérations.

Mentionnons enfin que l'existence d'une base de règle suppose que ces règles soient apprises et mises à jour. Or, toute modification de la base de règle se heurte au problème du cadre, en risquant de nécessiter des mises à jour qui, de proche en proche, peuvent affecter l'ensemble de la base.

Un autre problème concernant l'utilisation de bases de règles pour représenter les connaissances sémantiques provient du caractère contingent des règles. On accepte volontiers qu'un individu puisse ignorer certaines connaissances que l'on jugera contingentes, comme l'effet de l'inflation sur les importations. En revanche, il serait étonnant qu'un individu normal ignore qu'un être tué est mort ou qu'étant mort, il le reste. Ces connaissances, que l'on qualifie de sens commun, sont mal représentées par des règles⁴. Or, en traitant de la même manière les connaissances sémantiques et les connaissances contingentes, l'approche AC n'explique pas pourquoi les connaissances de sens commun s'imposent à notre entendement. Dans MC, ces connaissances sont indissociables de la compréhension du concept. Avec AC, le concept existe par ses seules conditions d'évocation, si bien que toutes les connaissances qui lui sont attachées le sont de manière contingente. On devrait donc trouver des sujets capables de reconnaître correctement des situations dans lesquelles un être en tue un autre, sans que ces sujets soient capables d'en tirer les conséquences pour la vie de l'être occis. Le fait que le sens commun s'impose à tous exclut que la connaissance correspondante provienne d'un ensemble contingent de règles.

8.4. La monotonie de la composition

Le fait de considérer les concepts lexicaux comme atomiques, alors que les syntagmes sont, eux, associés à des représentations composées, semble conduire inévitablement à une contradiction. Dans une phrase, les syntagmes peuvent être substitués à des mots, et réciproquement. Ainsi, dans la phrase le chien de Charles est malade, on peut remplacer le syntagme le chien de Charles par le nom propre Lee. Il doit en être de même pour les représentations mentales correspondantes. Or, selon AC, les deux représentations substituées ne sont pas de même nature, l'une étant moléculaire et l'autre atomique. En conséquence, les pensées résultant de l'interprétation de la phrase le chien de Charles est malade et celle de Lee est malade ne peuvent pas être identiques. Notons que malgré les difficultés que cette distinction ne manque pas d'entraîner pour établir le lien entre les deux significations, elle a le mérite d'expliquer que certains sujets puissent considérer de bonne foi les deux syntagmes comme non synonymes.

Malheureusement, si l'on s'accommode de cette distinction, il faut accepter que les représentations provoquées par l'interprétation d'énoncés complets, par exemple la présente phrase, ont la même complexité structurelle que celle que l'on observe au niveau syntaxique. Or ceci est difficile à accepter. Noter que la reprise anaphorique par le pronom ceci, dans la phrase précédente, est censée désigner la pensée exprimée par la première phrase du paragraphe. Si l'on enchaîne des constructions syntaxiques et des reprises anaphoriques, comme cela s'observe par exemple dans les narrations, on arrive à des représentations de complexité arbitrairement grande. Or ces représentations sont censées être des objets statiques de notre entendement, susceptibles d'entrer dans la composition d'autres représentations. Un modèle qui postule l'existence de tels objets cognitifs n'est pas parcimonieux. Il est, de plus,

⁴ La recherche en intelligence artificielle a tenté d'enfermer les connaissances de sens commun dans un ensemble de règles. Le projet CYC est une tentative de grande envergure qui s'est donné cet objectif comme prioritaire (LENAT & GUHA 1990 [65]). Cependant, les succès qui ont pu être atteints, même s'ils restent intéressants d'un point de vue pratique et technique, restent dérisoires en comparaison de l'étendue des connaissances de sens commun que possède n'importe quel être humain.

démenti par l'expérience. On s'attend à ce que l'interprétation des enchaînements discursifs soit de plus en plus lente, puisqu'elle engage la manipulation de pensées dont la complexité va croissant. Or rien de tel n'est observé.

Le discours humain comporte de larges portions cohérentes. C'est le cas, nous l'espérons, du présent texte. La théorie AC n'offre, pour la construction du sens, qu'un processus monotone, strictement croissant en fonction de l'avancement du discours. Comme les parties d'un discours cohérent font référence à d'autres parties, le résultat produit est une gigantesque structure arborescente sans plausibilité cognitive. Certes, on sait intuitivement que l'on ne mémorise pas la totalité d'un discours. Les reprises anaphoriques pourraient, par exemple, faire référence à des versions partielles de ce qui a été exprimé précédemment. Malheureusement, AC n'offre aucun moyen de simplifier les structures arborescentes qu'elle engendre. Un simple mécanisme d'oubli risque de produire des structures aberrantes ou d'abandonner des portions essentielles de la structure. Ce qui manque, c'est un processus de réduction qui permette de remplacer des structures complexes par des structures plus simples. En dépit de ce que suggère l'intuition, aucun mécanisme de AC ne permet de diminuer la complexité des structures construites : la représentation conceptuelle associée au syntagme le chien de Charles n'est jamais remplacée par le concept LEE.

À titre de comparaison, le décodage syntaxique ne présente pas le même défaut de monotonie. Certes, le décodage syntaxique d'une phrase produit des structures arborescentes de taille non négligeable. L'imbrication des syntagmes fait qu'il n'est pas rare qu'on soit obligé, au milieu d'une phrase, de mémoriser une arborescence de quatre ou cinq niveaux. Cependant, la structure interne d'un syntagme peut être oubliée dès que le syntagme a été reconnu. Ainsi, il suffit de mémoriser la partie de l'arbre syntaxique qui se trouve au-dessus du point où l'on se trouve, ce qui limite singulièrement la charge cognitive. En particulier, la mémoire syntaxique est remise à zéro lors du changement de phrase. Le décodage sémantique que nous offre AC ne présente pas cette bonne propriété.

Ce paradoxe de la monotonie existait dans MC, quoique de manière moins flagrante. Dans MC, un mécanisme comme l'unification des structures lors de la composition évite à ces structures de croître trop rapidement. Ainsi, une phrase peut recevoir une structure dont la complexité peut ne pas excéder de beaucoup celle de son verbe. Il n'en reste pas moins que MC, comme AC, n'offre aucun moyen de diminuer la complexité des structures sémantiques engendrées. Celle-ci ne peut donc qu'augmenter jusqu'à des niveaux qui dépassent de beaucoup ce qui est cognitivement plausible.

Conclusion

Le problème principal auquel l'approche atomiste se trouve confronté est celui de l'acquisition des concepts. Ce problème pose, avec la même intensité pour les concepts simples, comme les concepts associés aux sensations de base, de l'approche moléculariste. Le postulat d'un caractère inné pour tous les concepts étant écarté, la seule option est de supposer que les concepts ne sont qu'un ensemble de fonctions binaires recrutées pour représenter les données de notre perception.

The model, to repeat, is *being red* : all that's required for us to get locked to *redness* is that red things should reliably seem to us as they do, in fact, reliably seem to the visually unimpaired. Correspondingly, all that needs to be innate for RED to be acquired is whatever the mechanisms are that determine that red things strike us as they do; which is to say that all that needs to be innate is the sensorium. Ditto, *mutatis mutandis*, for DOORKNOB if *being a doorknob* is like *being red*: what has to be innately given to get us locked to *doorknobhood* is whatever mechanisms required for doorknobs to come to strike us as such. [...] the kind of nativism about DOORKNOB that an informational atomist has to put up with it perhaps not one of *concepts* but of *mechanisms*.

(FODOR 1998 [37] p. 142)

Si on peut imaginer que les concepts atomiques, en tant que des entités intentionnelles, peuvent être acquis, par exemple par un mécanisme de recrutement, on peut également imaginer que les concepts sont construits, de manière éphémère, pour les besoins de l'interprétation des énoncés. Nous retenons donc l'idée que ce sont les mécanismes d'élaboration des concepts, non les concepts eux-mêmes, qui jouent un rôle essentiel dans l'élaboration du sens. Ainsi, le fait que les concepts soient des représentations atomiques ne pose plus de problème, ni pour l'apprentissage, ni pour l'explication de la systématique. Nous étendrons cette idée au-delà des concepts lexicaux, jusqu'à considérer que les représentations produites par l'interprétation des constructions linguistiques sont, elles-mêmes, atomiques. De cette manière, le processus de construction du sens cesse d'être cumulatif et ne produit plus de représentations de complexité invraisemblable. Cet atomisme radical sera rendu possible par le fait que les concepts sont considérés comme des entités transitoires, élaborés pour les besoins de la compréhension de l'énoncé.

L'approche que nous proposons, qui est celle d'un atomisme sémantique intégral, semble nous obliger à renoncer à la systématique des constructions sémantiques. Si les pensées sont, comme les concepts, atomiques, comment garantir la production de toutes les représentations possibles, de manière licite, à partir des mêmes ingrédients ? La réponse consistera à placer la systématique dans la procédure de construction du sens, non dans son résultat.

Conclusion

Au point où nous sommes parvenus, il semble que tant l'approche moléculariste que l'approche atomiste échouent à expliquer la compositionnalité. Pourtant, il semblait au départ que l'on fût obligé d'opter pour l'une ou l'autre des deux approches. À partir du moment où l'on considère que les principes de compositionnalité et de constituance sont seuls à même d'expliquer les aspects systématiques de la construction du sens, l'hypothèse du mentalais semble incontournable. Le calcul du sens d'une combinaison grammaticale et la production des inférences sont ainsi ramenés à des processus symboliques opérant sur un lexique mental. Or, lorsque l'on cherche à préciser la nature des éléments de ce lexique, on tombe, comme nous l'avons vu, sur une série de contradictions.

La situation ressemble à une impasse. Renoncer à l'idée d'un calcul symbolique revient à renoncer à expliquer la productivité et la systématisme, qui semblent être indiscutablement des propriétés de notre compétence sémantique. Accepter un calcul symbolique portant sur les significations exige que ces significations, en tant que symboles, aient une structure récursive ou soient atomiques. Or, aucune de ces deux options ne mène à une solution cohérente.

Une hypothèse communément envisagée consiste à imaginer que la construction du sens n'a rien de symbolique. Par exemple, la métaphore du connexionnisme a conduit bon nombre d'auteurs à considérer que les représentations associées au langage pouvaient être activées par un réseau d'associations (SMOLENSKY 1988 [97] ; SMOLENSKY 1990 [98]). La critique adressée à ce type de modèle sub-symbolique associatif est qu'il n'est ni productif, ni systématique (FODOR & PYLYSHYN 1988 [41] ; FODOR & MCLAUGHLIN 1990 [40]). Il n'en reste pas moins que les mécanismes symboliques ne peuvent prétendre, à eux seuls, modéliser l'ensemble des processus sémantiques. De nombreux phénomènes, omniprésents dans le langage, semblent hors de portée des modèles combinatoires (LAKOFF 1990 [63]). Par exemple, les emplois métaphoriques des mots sont mal modélisés par les procédures symboliques. La frontière entre l'emploi métaphorique d'un mot donné et un emploi qui pourrait être qualifié de littéral est même, dans la plupart des cas, floue. Si l'on peut imaginer des procédures non symboliques, par exemple des sortes de fusions de significations, pour modéliser les métaphores, pourquoi ne pas considérer que l'hypothèse du calcul symbolique est un échec et que la totalité du calcul du sens est dû à des procédures d'un autre type, même si elles ne sont pas encore modélisées ?

Le problème est que le calcul sémantique doit assurer deux interfaces avec des systèmes symboliques : le système syntaxique et le système pragmatique. Le système syntaxique, selon la plupart des modélisations, manipule des structures symboliques arborescentes selon des procédures récursives. Le système pragmatique met en œuvre des procédures de raisonnement, elles aussi récursives, portant sur des représentations symboliques qui peuvent être évaluées et niées. Il n'est donc pas possible de renoncer aussi facilement au caractère symbolique des représentations sémantiques, sous peine de perdre tout espoir de pouvoir modéliser ces deux interfaces.

Nous devons souligner que bon nombre de problèmes liés au mentalais sont dus au fait qu'il s'agit d'un catalogue de représentations statiques. Le mentalais est, avant tout autre chose, un lexique mental. Dans le cas de l'approche moléculariste, il s'agit même d'un dictionnaire mental dans lequel chaque entrée correspond à une description. Le caractère statique de ces représentations oblige à une précision absolue. Les concepts ne peuvent pas être ambigus. Les descriptions de l'approche moléculariste - compositionnelle doivent être parfaites et les conditions d'évocation, dans l'approche atomiste - compositionnelle, doivent être telles qu'elles seront correctes dans tous les contextes. Or, de telles idéalizations ne

constituent pas un cas limite. Elles dénotent une vision naïve et erronée du fonctionnement du langage. Les mots ne sont pas ambigus du fait de l'incapacité des humains à former un lexique précis. Au contraire, c'est parce que les mots sont ambigus que la communication peut fonctionner. Le langage ne dispose que de quelques dizaines de milliers de mots et de la possibilité de former un ensemble dénombrable de combinaisons. Or, le nombre de signifiés potentiels est incommensurablement plus grand. Il ne faut pas en conclure que le langage est intrinsèquement flou. Les interlocuteurs obtiennent presque toujours la précision requise pour que la communication soit un succès. Ils parviennent sans difficulté, par exemple, à se désigner un objet parmi d'autres à l'aide de mots souvent inappropriés. Ils parviennent, de même, à décrire des scènes absentes d'une manière suffisamment précise pour que les effets pragmatiques soient atteints. Un tel résultat serait impossible à obtenir avec un langage mental fixe. Les occasions dans lesquelles les entités à décrire coïncideraient avec ces représentations fixes seraient trop rares, et il en résulterait presque toujours des erreurs irréductibles. On ne peut appréhender l'infini continu des signifiés avec un langage mental dont le lexique serait connecté de manière fixe au monde perçu. Ce qui fait la force des langues, c'est précisément que leur lexique est ambigu. En refusant cette ambiguïté au mentalais, on le rend impropre à exprimer le sens. L'hypothèse du mentalais traite la construction du sens comme une traduction, d'une langue naturelle dans une pseudo-langue mentale. C'est ce qui lui confère sa force apparente. Mais les limites d'un tel modèle ne tardent pas à se révéler, comme nous l'avons constaté dans cette partie.

Le mentalais comporte un lexique, l'ensemble des concepts, mais il produit également des "phrases", les représentations associées aux constructions du langage. Dans cette conception de la compositionnalité, la représentation mentale créée par l'interprétation d'un agencement de mots est censée porter la trace, dans sa structure, de son processus d'élaboration. L'objet contient toute la complexité, alors que la procédure qui l'élabore se contente d'ajouter des éléments à l'édifice. Nous proposerons, à l'inverse, de considérer que la complexité réside dans la procédure de construction du sens, non dans la structure de la signification résultante. Il ne s'agit pas de renoncer au caractère symbolique des représentations sémantiques et des mécanismes qui les manipulent. En revanche, nous remettons en question le caractère statique des représentations conceptuelles. Autrement dit, nous pouvons nier l'existence du mentalais sans renoncer pour autant à un traitement symbolique du sens. L'hypothèse que nous défendrons dans la prochaine partie consiste à dire que les concepts, en tant que représentations stables de notre entendement, sont une illusion. Entre d'une part les partisans d'un mentalais, et d'autre part les défenseurs d'une solution entièrement sub-symbolique, dans laquelle il n'y a pas de place pour des mécanismes symboliques, nous allons opter pour une troisième voie. Les concepts, dans notre modèle, ont bien une réalité cognitive, mais seulement d'une manière éphémère. Leur existence dépend du contexte dans lequel le sens d'une phrase est élaboré, et elle ne dure pas plus longtemps. En renonçant à toute idée de catalogue préétabli de significations, nous voulons faire de la construction du sens une authentique procédure dont tous les produits, y compris les concepts eux-mêmes, sont éphémères. Cette manière d'aborder la construction du sens s'accorde bien avec la possibilité d'atteindre une certaine précision dans la communication. Cette précision ne réside pas dans la finesse de la structure construite, mais dans le détail de la procédure de construction. Ainsi, tout ce que nous pouvons faire pour amener un individu à avoir une pensée analogue à la nôtre consiste à guider sa procédure d'élaboration du sens d'une manière que nous jugeons suffisante pour la précision requise, sans garantie de succès. Les erreurs éventuelles sont révélées par la suite de l'interaction, lorsque l'individu ne produit pas les inférences souhaitées.